

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DE DROIT

L'ÉVOLUTION DU SOCIALISME EN CHINE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

(Mention Sciences Economiques)

présentée et soutenue le mardi 21 mai 1935, à 14 h. 30

PAR

Owen HO

MEMBRES DU JURY :

Président. . . .	MM. BROCARD, professeur.
	de MENTHON, professeur.
Assesseurs . . . {	MARCHAL, agrégé.

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

28, Rue de Solignac

1935

*Thèse Nancy
1935.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547406_0043

FACULTÉ DE DROIT DE NANCY

Doyen: M. SENN (*, ☞, ☞ I).

Doyens honoraires: MM. F. GÉNY (C *, ☞ I) MICHON (*, ☞ I).

Professeurs honoraires:

MM. MAY (*, ☞ I).

ROLLAND (☞ I).

MOREL (☞ I).

GÉNY (F.) (C *, ☞ I).

RENARD (☞ I).

Maître de conférences honoraire: M. MÉLIN (☞ I), docteur en droit.

MM. GÉNY (C *, ☞ I), professeur de Droit civil.

MICHON (*, ☞ I), professeur de Droit romain.

BROCARD (*, ☞ I), professeur d'Economie politique.

SENN (*, ☞, ☞ I), professeur de Droit romain.

HENRY (☞ I), professeur de Droit criminel.

KRÖLL (☞ I), professeur d'Histoire du Droit.

LALOUEL (☞ I), professeur de Droit international public.

LESCOT (☞ I), professeur de Droit commercial.

SIMONNET (☞ I), professeur de Droit civil.

VOIRIN (☞, ☞ A), professeur de Droit civil.

TROTABAS (☞), professeur de Droit administratif et de Législation financière.

PARISOT (☞ A), professeur de Droit civil.

DE MENTHON, professeur d'Economie politique.

DURAND, agrégé de Droit privé.

MARCHAL, agrégé d'Economie politique.

TEITGEN, agrégé de Droit public.

GROS, docteur en droit, chargé de cours de Droit public.

WATRIN, docteur en droit, chargé d'enseignement.

BERTRAND (☞ I), secrétaire.

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions particulières du candidat.



INTRODUCTION

En Chine, le socialisme a été longtemps considéré comme un produit purement occidental. C'est une ingratitude de méconnaître les anciens de ce pays qui ont exploité une partie de ce terrain. Cependant, même chez ces derniers, la misère de la pensée socialiste est vraiment indiscutable. Cela vient de deux causes :

1° Une cause psychologique. — La Chine est sous l'influence de CONFUCIUS (av. J.-C., 552-av. J.-C., 479) pendant plus de deux mille ans. Celui-ci, en effet, n'était pas défavorable au socialisme, bien au contraire, il avait aussi un idéal socialiste que le fameux écrivain LIAN-CHIE-TSAO avait déjà mis en lumière (1). Mais le confucianisme se caractérise plutôt par la morale que l'on résume en deux mots : jin (mot qui signifie la générosité, l'humanité et la bienfaisance) et jie (la justice). C'est de ce côté que les confucianistes tendent avec grand effort, et devant ces deux préoccupations, la question économique se recule au dernier plan.

2° Une cause économique. — Le socialisme se développe toujours dans les circonstances où la réparti-

(1) Voir la *Pensée politique avant la dynastie Chum*, p. 8.

tion des biens est fortement déséquilibrée. Or, la Chine, depuis la fin de la dynastie Tsao (2) resta jusqu'à la fin du XIX^e siècle dans l'état agricole. Au cours de cette longue période, la plus grande partie des producteurs — les paysans — travaillaient pour eux-mêmes, donc, la répartition de la richesse ne provoquait pas, en général, beaucoup des difficultés inconciliables dont souffrent les occidentaux. Ce climat ne favorise évidemment pas la propagation du socialisme.

Pourtant, au commencement et vers la fin de cette période d'économie agricole, dès que la méthode de la production a été changée, la répartition des biens a subi de grands changements qui ont fait surgir certaines doctrines socialistes.

Le premier changement eut lieu au cours de la dynastie Tsao qui se caractérisa par le passage de l'état pastoral à l'état agricole, ou plutôt le passage du régime communiste primitif au régime de possession privée définitif.

A cette époque, les hommes qui avaient vécu auparavant dans la communauté de la terre et dans des conditions égales se différencièrent peu à peu par l'effet de la situation économique. Certaines gens ont pu s'enrichir par la concentration de la terre et laisser les autres dans la misère. Surtout vers la fin de cette dynastie, le commerce prospéra en suivant l'évolution de l'économie agricole, l'inégalité de la richesse s'accrut, les riches vivaient de luxe et les pauvres mouraient souvent de faim; ce que le premier brillant confucianiste MONFUCIUS (av. J.-C., 372-av. J.-C., 289)

(2) Période au cours de 1134 av. J.-C. à 247 av. J.-C.

nous donna une explication touchante: « Chez les riches, dans la cuisine, il y a tant de viande qu'on ne peut manger; dans l'écurie, il y a tant de chevaux de luxe, dont on n'a pas besoin; c'est un phénomène de faire manger les hommes par les animaux ».

A ce moment la réaction se produisit chez les intellectuels. Quelle que soit la diversité de leurs pensées, la conception générale était telle que dit LIANG-CHIE-TSAO « tout conduisait au socialisme ».

Le deuxième grand changement eut lieu dans le dernier tiers de la dynastie Ching. C'est une période pendant laquelle la Chine est ébranlée de tous les côtés par le contact avec les européens. Pour ne considérer que l'angle économique, elle est sous l'influence de l'industrialisme moderne, obligée de rejeter sa vieille méthode de production, c'est-à-dire la production manuelle et de recourir au machinisme. Ainsi, on établit des grandes industries de sorte que la question des classes se pose avec une importance minime d'ailleurs par rapport à celle de l'Occident. D'autre part, la marée socialiste européenne monte sans-cesse, elle se répand sur tous les points du monde et la Chine ne peut l'éviter. De là vient le bouillon de culture du socialisme qui se forme dans le pays.

Au cours de la dynastie Tsao, la pensée socialiste se manifesta par deux tendances: la tendance à l'anarchisme et la tendance au socialisme d'Etat, toutes les deux visent à retrouver le bon régime de leurs anciens dont la base est l'égalité économique. Mais en sortant de la source commune, elles se séparent immédiatement dans des sens contraires, l'une devint négative,

l'autre positive; l'une voulait faire disparaître tout ce qui a été établi par l'évolution humaine, l'autre en songeant à corriger les maux qu'elle voyait devant elle, s'efforçait de perfectionner l'organisation humaine; autrement dit, l'une est destructive, l'autre est constructive. La première — anarchisme — se trouvait chez les philosophes, non sans viser au pouvoir de la politique et à l'exaltation du moi; le fondateur en fut LAO-TSUI (av. J.-C., 570 av. J.-C.). Celui-ci blâma tout, mais ne fit rien. Cependant, parmi les représentants de cette tendance, il y en eut quelques-uns qui ne se contentèrent pas de réclamer seulement la théorie, mais la mise en pratique de leurs idées. C'étaient SUI-SING et ses élèves. La deuxième tendance se trouvait chez les hommes d'Etat ayant la haute main sur la société et pouvant essayer d'appliquer leur idéal. C'était COIN-TSON et ceux qui s'inspiraient de son action; nous ne citerons que LI-LIE.

La tendance anarchiste, malgré l'action négative de ses auteurs a pu laisser une trace profonde dans l'esprit des philosophes; dans toutes les époques ce sont toujours les philosophes qui éveillent le mécontentement, mais ils se bornent à la théorie, sans application.

La tendance au socialisme d'Etat, quelle que soit son efficacité du reste, ne put pas jouer un rôle important dans l'histoire; c'est probablement à cause de la difficulté de sa réalisation qui exige un pouvoir presque surhumain.

*
**

Dès le dernier tiers de la dynastie Ching, le changement tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel est plus grave que celui de la dynastie Tsao. Le mouvement social se manifeste par des causes extrêmement compliquées. Ainsi le développement du socialisme se fait dans tous les sens et suscite des questions politiques économiques et sociale, de gravité sans précédent.

Le premier agitateur fut le docteur SUN-YAT-SEN, dont la doctrine initiale se base sur le nationalisme et la démagogie, puis se complique par des idées économiques et ainsi, il devient socialiste. Son idéal puise à la fois à la source des anciens chinois et à celle des socialistes européens. Déjà avant sa mort, il a influencé profondément la jeunesse; et après sa mort, ses disciples développent largement l'idée de leur chef, grâce au triomphe politique du parti Kuomintang, dont les membres dépassent le chiffre d'un million. Cependant, étant entravés par des causes diverses, les projets de SUN-YAT-SEN, surtout en ce qui concerne la réforme sociale, ne se réalisent guère. De sorte que les Membres du Kuomintang en poursuivant le travail de SUN-YAT-SEN répètent toujours les fameuses phrases de ce dernier : « La Révolution n'a pas encore réussi, mes amis, faites des efforts ».

A part le Kuomintang, c'est le parti communiste qui joue le rôle important dans le pays. Le dit parti communiste a appartenu à la troisième internationale, il ne se trouve en Chine qu'après la réussite de la Ré-

volution russe en 1917 qui sème largement la graine marxiste dans le monde entier.

Les communistes chinois, au point de vue de la pensée, ne sont que les successeurs et les interprètes de KARL MARX et de LÉNINE, Grâce au désarroi politique, au paupérisme des prolétaires et à l'oppression de l'impérialisme étranger, le communisme a pu rapidement se développer en Chine. Se conformant aux méthodes russes, les communistes chinois agissent avec violence. Ils veulent créer un terrorisme rouge dans le pays tout entier. Ils ont pu former une armée et occuper pendant quelques années un district de la province de Kiang-Si qu'ils furent obligés d'évacuer sous la pression de l'armée régulière.

Au fond, le communisme est un produit occidental, ou tout au moins un résultat de la prospérité capitaliste. Or, la Chine actuelle ne remplit pas les mêmes conditions que la Russie d'avant la Révolution ou des autres pays capitalistes. Malgré la propagande active des marxistes, elle est tout de même un lieu dont le climat ne convient pas à ce plant étranger. Par conséquent, leur effort ne peut influencer que les hommes violents qui se hâtent de détruire et sans songer au résultat de leur mouvement. La plupart des Chinois restent sourds à leur voix. Actuellement, c'est le Sun-Yat-Senisme qui est favorablement considéré par la majorité.

En dehors du Kuomintang et communisme, il y a encore bien des mouvements socialistes tels que ceux des anarchistes et de Kan-Chiang-Houisme. Mais

leurs actions et répercussions sont insignifiantes en comparaison des deux précédents.

*
* *

La forme des doctrines anciennes et celle des doctrines contemporaines diffèrent autant que l'intervalle du temps qui les sépare.

Chez les anciens, chaque auteur agit toujours tout seul; tandis que chez les contemporains ils agissent toujours en groupe. Les anciens s'arrêtent sur la critique, sans recourir à l'action violente; aujourd'hui, les partis quelconques, pour conquérir le pouvoir, prennent une attitude révolutionnaire.

Pourtant, il y a un élément commun entre ces deux groupes de pensée. C'est la conception d'égalité économique dont les contemporains s'inspirent comme les anciens.

*
* *

Le plan de cette étude sera divisé en deux parties:

La première partie sera consacrée aux doctrines anciennes qui correspondent presque totalement à la période de dynastie Tsao.

Dans la deuxième partie, on parlera des doctrines et des mouvements socialistes contemporains qui deviennent un grave problème pour le pays.

PREMIÈRE PARTIE

LA PENSÉE SOCIALISTE CHEZ LES ANCIENS

Avant d'aborder les doctrines personnelles des anciens philosophes, nous examinerons la vie économique et sociale de l'antiquité qui donna naissance à ces doctrines.

SECTION PREMIÈRE

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DE LA CHINE ANTIQUE

Nous savons déjà que la dynastie Tsao marque une date remarquable de l'histoire, avant laquelle les Chinois vivaient dans une égalité absolue, aussi bien économique que sociale.

Par conséquent, quoique l'écriture eut été déjà inventée et la civilisation eut déjà commencé les pro-

blèmes ne se levaient pas tels qu'ils se produisirent dans cette dynastie. Mais comme l'évolution de toutes sortes avançait sans cesse, les conditions économiques changèrent, cela entraîna un ébranlement des esprits.

Quelle est donc la situation la plus ancienne? Nous l'étudierons à deux points de vue :

CHAPITRE PREMIER

LA VIE ÉCONOMIQUE

Depuis le commencement de l'histoire chinoise (vers 2697 av. J.-C.), jusqu'à l'établissement de la dynastie Tsao (1134 av. J.-C.), pendant mille ans 1/2, la Chine avait pratiqué au moins pour la terre un régime communiste, l'expérience la plus considérable est le système de Tsing-Tien (un système de distribution périodique des terres cultivables).

L'agriculture existait déjà, à côté de la vie pastorale, à l'aube de la civilisation chinoise, on peut le constater par de nombreux vestiges. Quand la terre fut mise en valeur, la question de l'appropriation se posa. Avant la dynastie Sia (de 2205 av. J.-C. à 1786 av. J.-C.), la situation est moins connue. Mais on imagine des périodes où la terre était si féconde qu'on pouvait y prendre ce qu'on voulait, l'exploitation de la terre étant la plus simple et la plus libre.

On peut citer comme preuve quelques phrases des ouvrages les plus anciens qui marquèrent les traces de l'état antique: « Nous creusons la terre et puisons; nous cultivons la terre pour nous alimenter; l'occupation des monarques n'est rien pour nous » (1) « Dieu

(1) Voir SANG SOU.

nous donne du grain, nous allons semer et cultiver la terre sans distinguer le vôtre et le nôtre » (2).

Les premières phrases signifient la pleine liberté d'exploiter la terre, sans aucune intervention de l'autorité; les dernières phrases marquent l'absence du droit d'appropriation; ou le travail avec la collaboration de tous. Mais dans ce cas, un règlement est nécessaire, car si l'on peut cultiver la terre sans distinguer « le vôtre et le nôtre », on ne peut certainement pas ne pas discuter sur la récolte. C'est une cause de l'apparition de Tsing-Tien.

L'établissement de ce système commença à la dynastie Sia, il dura en traversant la dynastie Sung (commençant en 1786 av. J.-C., finissant en 1134 av. J.-C.), jusqu'à la dynastie Tsao (commençant en 1134 av. J.-C.). Selon ce système, la terre est à l'Etat, c'est lui qui la distribuera aux habitants.

La répartition est égale, mais la dose partagée diffère d'après chaque dynastie. Pendant la période de Sia, on donnait à chacun des habitants cinquante mous (un mou était égal à 6 ares, 144) parmi lesquels l'Etat récupérait comme impôt le produit de cinq mous. Mais il y avait un moyen pour concilier les années abondantes et les années de disette, c'est-à-dire que la taxe est plus élevée pendant les années abondantes et moins, pendant les années de disette.

Au cours de Sung, on divisait la terre cultivable en sections, chaque section se composait de 630 mous, que l'on divisait encore, en neuf parties carrées, dont chacune se composait de 70 mous. Chaque foyer avait

(2) Voir SANG SOU.

le droit d'en avoir une partie ayant 70 mous, et huit foyers formaient un groupe travaillant dans une même section; le reste, c'est-à-dire la neuvième partie de la section devait être cultivée par tous les membres du groupe, le produit de cette dernière partie était à l'Etat (3).

A l'époque Tsao, le Tsin-Tien n'avait été réalisé qu'au cours du premier quart.

A cette époque, la population était devenue plus dense, la méthode de partage devenait plus compliquée. On avait recouru aux deux méthodes précédentes. Pour les endroits dont la surface était moins grande et moins régulière, on appliquait la méthode de Sia, à savoir chaque foyer travaille séparément sur le terrain désigné et l'Etat en taxait un dixième du produit. Mais à ce moment là, on donnait cent mous à chaque foyer (4), cinquante mous de plus que ceux de Sia. Pour les endroits de vaste étendue, on avait suivi la méthode de Sung qui groupait huit foyers pour une section, mais cette fois, c'était cent mous par foyer. Toutefois, il y avait encore un peu de différence. Au lieu de travailler séparément pour les parties privées et puis travailler ensemble pour la partie publique, les membres d'une section avaient été autorisés à travailler indifféremment la section toute

(3) Sur la surface de la partie dont le produit était dû à l'Etat, on mettait à part 14 mous étant consacrés pour l'habitation des paysans. En effet, il n'y avait que 56 mous.

(4) Nous savons que chaque fois que la méthode de distribution était changée, la surface était agrandie par membre. Pourquoi cela? On a beau chercher sur les arguments fragmentaires le récit précis. Cela nous permet de croire que le nombre des membres d'un foyer est changé, ou bien que la mesure est changée,

entière, et au temps de la récolte, ils partageaient le produit en neuf parties, chacun en retirait une et laissait le reste à l'Etat.

Selon le système de Tsing-Tien la possession de la terre était attachée à l'Etat. Les habitants n'avaient que le droit d'exploiter, autrement dit, c'était un régime de concession. C'est à peu près abstraction faite de la différence de la complexité et autres formules, le même aspect que la Russie actuelle. Ce ne fut que vers le deuxième quart de Tsao que disparut peu à peu cette organisation.

Pour quelle cause disparut le Tsin-Tien? Généralement, c'est entre autres, par l'application de la féodalité.

Au temps précédant la naissance de la féodalité, il y eut sans doute sous un monarque beaucoup de petits Etats. Mais c'étaient des organisations traditionnelles et simples, il n'y avait pas une féodalité définitive. Dès la prise au pouvoir de WOOWANG, le premier monarque de Tsao, la féodalité apparut. Il donnait volontiers les terres à ses frères, ses fils et vassaux, ces derniers en donnaient aussi volontiers aux leurs. Désormais, l'organisation devenait plus compliquée, l'aristocratie pouvait à côté de la taxation de l'Etat taxer à sa guise, et au fur et à mesure, ils reformaient l'ancien système et ainsi le Tsing-Tien allait disparaître.

Après la désolation du Tsing-Tien, la possession privée sur la terre s'établit. Car grâce à la féodalité, les nobles pouvaient posséder beaucoup de terre d'une part; et les paysans après une longue tradition d'ex-

ploitation commençaient à reconnaître la possession d'autre part (5). Depuis, l'inégalité de la richesse se manifeste rapidement, et sa gravité s'agrandit d'ailleurs, par le développement du commerce.

Le commerce avait déjà existé quelques siècles avant le renversement du Sung (1786 av. J.-C.-1134 av. J.-C.) et prospérait pendant la dynastie Tsao où les commerçants pouvaient quelquefois faire de la politique. Le commerçant Youin-Cao (6) avait sauvé sa patrie en 127 av. J.-C., c'est un exemple concret. Par conséquent on peut imaginer l'état commercial de cette période et la naissance du paupérisme.

(5) D'après l'avis de LIANG CHI-TSAO, la propriété devait être successivement établie peu avant et pendant la période Chouin-Chiou (période écoulée de 722 av. J.-C. à 481 av. J.-C.). Voir *La Pensée politique avant la dynastie Chouin*, p. 93.

(6) YOUIN CAO fut un marchand de bestiaux de l'Etat Tsung; il rencontra un beau jour les troupes d'un état voisin qui voulurent s'emparer secrètement de son état. Il s'adressa tout de suite aux ennemis en simulant être le délégué de son gouvernement, et leur offrit comme ravitaillement tous ses bestiaux et donner la bienvenue afin que ses ennemis croient à la révélation de l'Etat Tsung, et en même temps, il expédia quelqu'un à son gouvernement, pour faire savoir cet événement. Ainsi ses ennemis reculèrent sans atteindre leur but, en craignant la défense préparée.

CHAPITRE II

LA VIE SOCIALE

Il y a un caractère très remarquable de la vie sociale antique de la Chine, c'est la faible importance de l'esclavage. Sans doute, l'esclavage est inévitable à l'époque primitive, aussi bien en Chine que dans les autres pays. Mais malgré cela, l'esclavage ne laissa pas une trace sensible dans notre histoire. En cherchant dans tous les documents historiques, nous ne trouvons pas grand'chose à ce sujet, de sorte que, si nous n'osons dire que l'esclavage n'existait pas, au moins, nous pouvons dire qu'il n'était qu'une sorte de domestique. Par exemple, BARTVENZI, gérant de l'Etat Chie à l'époque de Chouin-Chiou, était un esclave.

Pourtant, si la classe esclave n'était pas une classe considérable, cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas de classes dans la société. En effet, il y avait des nobles et le peuple. La première avait un privilège absolu. Mais c'étaient aussi des classes sensiblement changeantes, on peut le constater partout dans les récits antiques. Ici, nous ne citons que les faits plus connus : YILLOUIN (vers 1820 av. J.-C., à 1740 av. J.-C.), premier vassal de la Cour du Monarque Tang, fût un

paysan; LUMAN, premier vassal de Vevang et Wovang, les premiers souverains de la dynastie Tsao, fût un pêcheur; NINGZI (vers 600 av. J.-C.), vassal important de Tsi-Ouin-Gon fut un plébéien.

Par contre, dans l'Etat Tsin plusieurs nobles ayant perdu leur situation devinrent domestiques. C'est la décadence des nobles.

Pourquoi les classes se confondaient-elles si facilement? La raison la plus importante en est que l'instruction parvenait à certains membres du peuple. Cela tient à plusieurs causes :

1° D'après l'organisation des familles anciennes, les membres d'une famille de la cinquième génération, sauf la branche du fils aîné à qui succède toujours le titre, sont toujours égaux au peuple. De sorte que parmi le peuple, il y avait beaucoup de gens qui étaient des descendants de nobles et qui avaient reçu une éducation plus élevée.

2° Parce qu'il y avait beaucoup de descendants de nobles qui se confondaient avec le peuple, la situation de celui-ci devenait moins éloignée de la classe noble et, au fur et à mesure, les deux classes se confondaient par les relations de mariage.

3° A chaque changement de pouvoir, il y avait relativement, parmi les nobles, des victimes qui perdaient absolument leur situation ancienne.

*
* *

De l'étude de la vie antique se dégage une impression générale. C'est que, au point de vue économique,

la Chine vécut pendant longtemps sous un régime de répartition égale de la richesse, régime qui fut détruit vers l'époque de Tsao. Tandis qu'au point de vue social ou politique, le peuple était toujours moins opprimé. Ainsi, pendant la dynastie Tsao, la réfluxion se produisait toujours sur le point économique. Les intellectuels ayant pitié des pauvres et admirant l'antiquité, tendaient à rétablir la répartition bien proportionnée.

Quant à la question politique, tant que les classes ne furent pas trop opposées, la revendication de la prise du pouvoir par le peuple fut absente.

SECTION II

L'ANARCHISME THÉORIQUE

Après le changement profond du régime le plus antique, la première apparition de la pensée révolutionnaire fut l'anarchisme. Celui-ci manifeste deux tendances. La première est le naturalisme qu'inspire le dégoût de l'actualité et qui veut retourner à la nature. Ce sont LAO-TSUI et TCHAN-TSUI. La seconde fut le travaillisme qui condamne le luxe immérité des souverains et des nobles. Les représentants de cette branche de doctrine sont SUSING, CHANG-TSOU-TSUI, etc.

Pourtant, il n'est pas inutile de rappeler, avant d'aborder les théories des auteurs cités plus haut, quelques précurseurs de ce courant de pensée.

Nous savons qu'au commencement de la dynastie Tsao, dans le grand-duché Chie, il y avait deux frères dont l'un s'appelait Quanjou, l'autre Hwashu, hommes très instruits et très connus. Tous les deux détestaient l'autoritarisme et mettaient au premier plan le travail. Ils s'engagèrent à ne pas être vassaux d'un monarque quelconque et allèrent jusqu'à ne pas être amis des ducs. Ainsi, ils gagnèrent toujours leur vie

par leur propre travail. Ils furent exécutés par le duc sous le prétexte qu'ils agissaient contre l'autorité. Ces deux hommes-là, quoiqu'ils n'aient laissé aucune théorie, nous pouvons les mettre au rang des anarchistes.

CHAPITRE PREMIER

LAO-TSUI ET CHAN-TSUI

§ I. — LAO-TSUI (570 AV. J.-C.)

LAO-TSUI fut un fonctionnaire du « Département de Lecture historique » de la Cour des souverains de Tsao. Grâce à sa fonction, il connaissait bien l'évolution historique. Son fameux ouvrage est Dao-Den-Tsing (la morale). La date de sa mort n'est pas fixée dans l'histoire.

Sa conception essentielle est « le retour à la nature ». A ce point de vue, il eut la même aspiration que J.-J. ROUSSEAU qui admit « l'état de pure nature ». Mais il allait encore plus loin que ce dernier. Car il nia même le contrat social, il préconisait un naturalisme extrême. Il crut que l'homme n'avait rien à faire devant la nature, parce que l'homme est ainsi que les animaux et les arbres, la création de la nature, il ne vit que comme les animaux et les arbres, dans l'ordre naturel. Si l'homme « ne fait que ce qui est naturel » (1) tout sera ordonné, il n'y aura pas de difficultés dans la Société. Par contre, si l'homme veut faire quelque chose en s'opposant à la nature « il

(1) Voir DAO-DEU-TSING.

échouera dans tout ce qu'il fera ; il aura perdu tout ce qu'il a gagné » (2), et ce n'est que la cause de la difficulté sociale.

Sur cette base, Lao-Tsui ne se contente pas de faire disparaître le gouvernement, mais aussi toutes les organisations artificielles.

L'autorité ou même la politique est inutile car « sans autorité, l'homme agirait conformément à la justice » (3) « sans l'éducation les mœurs seront douces..., sans s'occuper de personne, le peuple sera riche » (4). C'est le contraire de la théorie de Confucius : « si vous — le souverain — êtes juste, sous votre direction, tout le monde sera juste » (5) et celle de Monfucius : « Etablir des écoles pour les instruire ». « Le bon souverain en dirigeant la richesse nationale, doit faire que le peuple puisse gagner sa vie (6). D'après LAO-TSUI, l'existence de l'autorité, c'est l'existence du mal pour le peuple « plus la politique avance, moins le peuple est heureux » (7). Et pour celui qui gouverne, il n'y a pas beaucoup d'avantages non plus, pour ne citer qu'une toute petite chose on trouve sensiblement cette raison. « L'homme qui exécute, dit LAO-TSUI, est pareil à celui qui coupe le bois qui ne peut pas éviter de blessures à ses mains » (8), car il est naturel que la réaction se présente en opposition de l'action de gouverner. « On trouve que le

(2) Voir DAO-DEU-TSING.

(3) DAO-DEU-TSING.

(4) DAO-DEU-TSING.

(5) LOVIN-YU.

(6) MOU-TSUI, chapitre Lian-Houi-Wang.

(7) DAO-DEU-TSING.

(8) D.-D.-T. (DAO-DEU-TSING).

peuple est dur à être dirigé; ce n'est pas la faute du peuple, c'est la faute du gouvernement qui veut le diriger (9).

De sorte que le souverain étant embarrassé devant la politique, il faut dégager celle-ci et laisser libre le peuple: « Le plus sage est de ne rien faire et tout sera bien; le moins sage est de vouloir faire et ne rien faire; le troisième degré, vouloir faire et pouvoir faire; le quatrième, faire et, en cas de résistance, recourir à la force ».

Ayant supprimé le Gouvernement, que va-t-on faire dans la Société? On substitue les contrats sociaux au gouvernement, comme l'affirment les anarchistes modernes? Non, d'après LAO-TSUI, l'organisation sociale est aussi mauvaise que l'organisation de l'Etat. Quoique les contrats soient plus justes que les lois de l'Etat, la pure égalité humaine ne peut pas exister en leur présence, parce qu'il y a des habiles qui veulent acquérir plus d'avantages au détriment des autres. Pour éviter ce mal, LAO-TSUI alla au delà de la suppression de toutes les organisations sociales. Il s'opposa aux intellectuels, comme le réclament certains syndicalistes modernes. Il voulut « faire disparaître les sages et tous les hommes instruits »; « mieux vaut que l'homme soit sans intelligence et sans ambition » (10). Il pense que la civilisation est néfaste, qu'au lieu de rendre l'humanité heureuse, elle la rend au contraire malheureuse. Il accuse la civilisation plus que ne l'a fait J.-J.

(9) D.-D.-T.

(10) D.-D.-T.

ROUSSEAU. Sous ses yeux, tout ce qui est le produit de la civilisation, est la cause de tous les conflits et crimes. « Plus les hommes ont des instruments perfectionnés dit LAO-TSUI, plus le chaos est élargi » (11). Ainsi il faut tout détruire. La monnaie, à nos yeux, est le moyen de mesurer la valeur d'échange, les mesures sont pour l'évaluation de la quantité de la longueur et de la largeur. Mais LAO-TSUI nia la nécessité de leur fonction. « Ayant détruit les pièces précieuses, dit-il, les voleurs n'existent plus...; ayant supprimé les mesures, les conflits n'existent plus » (12). D'ailleurs il nia même la nécessité de l'écriture. « Il faut que les hommes abandonnent la lettre et reprennent le moyen de nouement de fisette » (14). Mais comment peut-on vivre tranquillement sans la civilisation? Écoutons l'interprétation de l'auteur: « La vérité de la nature consiste en ce qu'elle diminue ce qui est en plus et augmente ce qui est en moins » (14).

En effet, il pense, comme les physiocrates, qu'il y a une loi naturelle qui régit l'action humaine. « Sans l'intervention gouvernementale, les hommes seraient sous la loi naturelle et vivraient dans l'égalité ».

Quelle est donc la Société imaginée par LAO-TSUI, l'état de la production et celui de la répartition? Pour la production c'est précisément que tout le monde travaille spontanément sans exploiter autrui. « Ce en

(11) D.-D.-T.

(12) D.-D.-T.

(13) Avant l'invention de la lettre, les anciens employaient le nouement de fisette pour marquer quelque chose.

(14) D.-D.-T.

quoi je diffère des autres, dit LAO-TSUI, c'est que je préfère qu'on se nourrisse par son propre travail » (15). Mais à cause de la capacité du travail le résultat diffère évidemment. Si l'on gagne plus qu'on ne dépense, que va-t-on faire avec le reste des biens? On les garde comme une richesse privée? Non, LAO-TSUI est contre cela. « Produire, dit-il, mais sans posséder » (16). A ce point de vue LAO-TSUI doit être d'accord avec la théorie de Confucius qui préconise ceci: « Ne pas laisser la richesse abandonnée sur la terre, mais il ne faut pas la garder nécessairement pour soi-même; ne pas être sans travail, mais il ne faut pas se servir seulement soi-même » (17). Néanmoins, il y a une différence entre ces deux savants, c'est que Confucius fait appel à la morale et Lao-Tsui ne l'explique que par une raison matérielle. Car le point de départ de l'idéologie philosophique de Confucius est basée absolument sur la morale. « Il ne suffit pas, dit Confucius, d'aimer les siens..., il faut que tous les infirmes, les malades, les veuves et les vieux célibataires puissent être nourris et soignés » (18). Le célèbre disciple de Confucius, Monfucius s'exprime aussi en ces termes: « Aimons nos enfants et aussi ceux des autres » « tout le monde a de la pitié » (19). Tandis que LAO-TSUI ne cherche l'interprétation que sur sa « loi naturelle ».

(15) D.-D.-T.

(16) D.-D.-T.

(17) Voir LOUIN-YOU.

(18) LOUIN-YOU.

(19) Voir MONFUCIUS.

Pourquoi ne doit-on pas garder le reste de sa dépense pour soi-même? Parce que, dit-il: « plus on le réserve, plus on le perd » (20).

*
* *

A travers ses théories, nous apercevons que LAO-TSUI a certains mérites, mais ses défauts sont encore plus grands.

Son mérite consiste en ce qu'il met en lumière tant de duperies de la civilisation. Il y a devant elle, vraiment beaucoup de victimes. La vraie égalité d'humanité n'existe nulle part. Le gouvernement même le plus civilisé dont le but est de rendre heureux le peuple, a-t-il le pouvoir d'atteindre son but? La loi même la plus moderne, dont le but est de protéger le faible, n'est-elle pas quelquefois contre ce dernier? L'éducation dont le but est d'instruire les hommes à trouver le bonheur, n'a-t-elle pas souvent fourni aux plus intelligents des moyens d'opprimer les faibles?

Toutes les organisations de la Société, même les plus modernes, comme celles des Soviets, ont-elles réalisé l'égalité entre de simples ouvriers et leurs chefs en smoking? A toutes ces questions nous ne pouvons donner qu'une réponse négative. Voilà le résultat de la civilisation que LAO-TSUI condamne.

A la période de LAO-TSUI, l'âge d'or de la vieille civilisation chinoise, l'évolution était déjà considé-

(20) Voir D.-D.-T.

nable, et les maux augmentèrent encore. Les savants qui existaient à ce moment-là, même les adversaires de LAO-TSUI comme les Confucianistes, reprochaient souvent la mauvaise allure de la civilisation et admiraient les heureuses époques passées: TANG, YOU, SIA. LAO-TSUI, en apprenant à fond l'histoire, avait appris que plus l'histoire s'avance, plus l'homme sent les maux; il ne se contenta pas de remonter aux époques de TANG, YOU, SIA, mais encore bien au delà et jusqu'à la barbarie la plus ancienne. Il est vraiment un des doyens des adversaires de la civilisation.

En effet, nous ne pouvons nullement nier le mal engendré par la civilisation. Est-ce que la civilisation rend vraiment les hommes plus malheureux qu'heureux? Nous ne pouvons l'admettre. A en croire LAO-TSUI, l'homme peu à peu retourne à la barbarie et à vivre comme les animaux. Si sa théorie est vraie, il y a moins de mal tant que l'homme est simple dans sa vie et dans ses sentiments. Mais, d'un autre côté, il n'existe pas beaucoup d'heureux non plus.

Bref, l'évolution est une chose naturelle. Car l'homme, tant qu'il a un cerveau, a envie de faire quelque chose. LAO-TSUI veut que l'homme retourne à l'état animal, c'est un beau rêve, c'est lui qui compromet vraiment la « loi naturelle ».

D'ailleurs, d'après la vraie « loi naturelle », l'histoire de l'humanité est une histoire de lutte. Dans la lutte, c'est toujours le plus faible qui est la victime. Ce n'est que grâce aux organisations d'humanité, soit comme gouvernement, soit comme association qu'on peut atténuer les violences de la lutte. Sans ces orga-

nisations, le chaos irait encore plus loin. Naturellement, parmi les organisations réalisées, il y en a qui sont contre nature comme LAO-TSUI le juge. Mais dans ce cas, nous ne devons que les corriger, il ne faut pas attendre la « barbarie » qui ne reviendra jamais.

§ II. — CHAN-TSUI (355 AV. J.-C.-275 AV. J.-C.)

CHAN-TSUI fut un philosophe étincelant et un disciple de LAO-TSUI. Sa pensée est à peu près la même que celle-ci, mais ses interprétations sont plus étendues au point de vue de la philosophie. Ayant négligé son chef, B. RUSSELLE, le célèbre philosophe anglais lui rend l'hommage d'être le premier ancêtre de l'anarchisme. Son ouvrage est sous le titre: « Chan-Tsui », dont le style est le meilleur de son temps.

A l'égard de la politique, il est d'accord avec Lao-Tsui. Tandis qu'à l'égard de la Société, il va encore plus loin. Car en son temps, l'influence des confuscianistes était déjà considérable. On parle toujours de l'éthique par laquelle, la société serait divisée en plusieurs hiérarchies que Chan-Tsui considérait comme un obstacle à la liberté humaine.

Pour Chan-Tsui, aussi bien que pour Lao-Tsui, il faut suivre toujours la « loi naturelle ».

Le malheur des hommes consiste en ce qu'on veut les gouverner contrairement à la nature. « Le cheval, dit CHAN-TSUI, peut, avec ses sabots, marcher sur la neige, ses poils le préservent du froid, il mange de l'herbe quand il a faim, il boit de l'eau quand il a soif,

il court quand il veut; tout cela est naturel, tous les efforts à l'égard de l'homme envers le cheval sont inutiles pour celui-ci. Mais le technicien BÉLOR dit qu'il peut faire mieux pour le cheval, il fait subir aux chevaux tant d'opérations que parmi ceux qu'il opère, une moitié en meurt » (21); par cet exemple, on peut imaginer le malheur du peuple dominé par quelqu'un. L'autorité est aussi « contre la nature... Oh! c'est une faute de vouloir gouverner des hommes. Oh! les souverains ne songent à rien » (22). En somme, « il faut laisser libre le monde et ne pas le gouverner ».

D'après CHAN-TSUI, la politique n'est pas seulement contre la nature, elle est aussi une injustice; il accuse le souverain d'être un grand voleur. Or, tout le monde ne voit que les petits voleurs et ne juge que ceux-ci, « ayant volé une pièce de fer recourbé, on subira la peine de mort; ayant volé un Etat, on devient souverain » (23). Comme l'arrivée au pouvoir d'un monarque est injuste, il va de soi que la loi soit un produit injuste, de sorte « qu'il faut, avant tout, détruire toutes les lois » (24).

Afin que l'homme soit absolument libre, il ne suffit pas à CHAN-TSUI de supprimer toutes les organisations de la Société, mais aussi toutes les cérémonies et toutes les théories éthiques et jusqu'à la moralité. « L'homme ne doit pas, dit CHAN-TSUI, garder tou-

(21) Voir CHAN-TSUI.

(22) C.-T. (CHAN-TSUI).

(23) C.-T.

(24) C.-T.

jours l'affection pour les siens », et « le fils ne doit pas toujours obéir à son père » (25).

Que doit donc être la Société?

« La Société la plus convenable est celle où l'homme vit librement ou plutôt sauvagement. A ce moment-là, il n'y a pas de sentiers sur les montagnes; il n'y a pas de bateaux sur les rivières et les lacs; toutes les bêtes vivent tranquillement autour de l'homme; toutes les plantes poussent naturellement et ne sont jamais détruites par les hommes... C'est une société où n'existe rien de bon ni de mal » (26).

Voilà la Société imaginée par Chan-Tsui, elle est plus sauvage que celle imaginée par Lao-Tsui. C'est vraiment le plus utopiste parmi les utopistes. Pourtant, il a autant de mérite que LAO-TSUI, et à cet égard, est d'accord avec B. RUSSELLE qui blâme la civilisation moderne.

(25) C.-T.

(26) C.-T.

CHAPITRE II

SUISING ET CHAN-CHON-TSUI

§ I. — SUISING

C'est plutôt un praticien qu'un théoricien. Il vivait à peu près en même temps que CHAN-TSUI. Parmi les anarchistes théoriques de l'ancienne Chine, c'est SUISING qui a le caractère le plus proche des anarchistes européens. Le principe de sa pensée, au lieu d'être influencé par LAO-TSUI et CHAN-TSUI, se base sur la conception du travail.

D'après SUISING, le travail est le devoir de tout le monde, comme l'affirmait Louis BLANC. On ne peut dépenser que le produit de son propre travail. A son époque, c'est MOTSUI qui a la même inspiration que lui sur l'idéologie du travail (1). Mais quel travail réclame-t-il? Rien que le travail manuel. C'est le point que caractérise ce savant.

En ce qui concerne le gouvernement, SUISING le condamne sans hésitation ainsi que le bureaucratisme. C'est un anarchiste, travailliste absolu.

Malheureusement, on ne trouve plus son ouvrage,

(1) MOTSUI dit : « Dépendant de son propre travail, on peut vivre; sinon, on ne peut vivre ». (Voir MOTSUI.)

toutes ses idées ne se trouvent que chez « MON-TSUI » qui le critique terriblement.

SUISING pense que le régime le plus injuste du monde est que quelqu'un vive du travail manuel d'autrui. Tant qu'il y a un gouvernement, il existe ainsi des gens qui dépensent le produit des travailleurs. C'est en cela que la doctrine de SUISING est hostile au gouvernement.

A l'époque de SUISING, époque de prospérité du régime féodal, non seulement les souverains dépensent à leur guise, mais les nobles vivent aussi dans le luxe et l'oisiveté. Par contre, le peuple ou plutôt les vrais travailleurs travaillent plus et gagnent moins en raison de l'impôt; c'est pourquoi tant de choses injustes se présentent devant SUISING.

Néanmoins, SUISING n'est pas un révolutionnaire; au lieu de réclamer la révolte, il persuade les souverains de travailler manuellement eux-mêmes comme le peuple. C'est un désarmement pacifique.

D'après « Mon-Tsui », SUISING ayant visité le monarque de l'Etat Tang, le persuada d'arrêter la fonction de son gouvernement et de travailler également comme les laboureurs, de gagner sa vie ainsi que ces derniers par le travail de ses propres mains. En même temps, lui et ses élèves, sobrement habillés, fabriquaient tous les jours des chaussures et des tapis pour les échanger contre les vivres quotidiens.

SUISING a encore une théorie spéciale, c'est qu'il veut régler les prix. A son avis, pour les marchandises du même genre, il ne doit exister qu'un seul prix, à savoir que le prix de toutes les unités

de même genre de marchandise doit être égal. Par exemple, les chaussures, n'importe lesquelles, grandes ou petites, doivent être vendues au même prix. Il crut qu'avec ce principe le prix serait toujours exact, l'injustice n'existerait pas sur le marché. Au fond, il n'a pas seulement négligé la qualité et la quantité du travail, mais aussi la possibilité de la réalisation de ce projet. C'est avec raison que MON-TSUI l'accuse de faire arrêter la production. Car l'unité plus grande exige également un coût de revient plus grand; si on la vend au même prix que l'unité plus petite, le coût de revient de la première ne sera pas remboursé, et alors qui voudra produire avec perte?

*
**

Le grand mérite de SUISING est de mettre en lumière la noblesse du travail, sa doctrine correspond à l'inspiration commune des socialistes modernes qui s'opposent à toute exploitation de main-d'œuvre par les gens non travailleurs.

Cependant, il néglige le travail spirituel qui rend un service très important à l'humanité. Il néglige également la nécessité des organisations sociales qui maintiennent l'ordre et réglementent les contrats de ses membres, dont les anarchistes modernes sont convaincus.

§ II. — CHAN-CHON-TSUI

En même temps que SUISING, il y eut CHAN-CHON-TSUI, qui eut le même idéal que celui-là. Mais au lieu de supprimer la politique et de mettre tout le monde au travail, il choisit une voie négative et échappa per-

sonnellement à toute autorité. Il détestait ainsi que QUENZU et HWASUI le gouvernement et réclama le devoir du travail personnel.

CHAN-CHON-TOUI naquit d'une famille ducal, son frère fut un membre très important du Grand-Duché de Chie. En condamnant le gouvernement et la politique, il méprisait ainsi son frère qui s'était engagé dans cette voie. Il ne veut ni habiter, ni manger chez son frère à qui il reprochait toutes les injustices. Il vomit tout le repas offert par sa mère après avoir su que la viande d'oie servie à ce repas avait été offerte par son frère. Il travaillait pauvrement chez lui. Il ne veut pas dépenser le gain du travail d'autrui ; mais aussi il n'accepte pas qu'on vive du produit de son travail. En conséquence, même sa femme vivant avec lui, portait des chaussures fabriquées par lui ; il faut lui donner le moyen de fabriquer comme un objet d'échange. C'est à peu près la conception de l'extrême égoïste YAN-CHOU qui dit : « Si même en sacrifiant un cheveu on peut faire bénéficier le monde entier. Il ne faut pas le faire ; par contre, si on peut être nourri par le monde entier, il ne faut pas le faire non plus (2)

*
* *

Dans l'histoire, il y a trop de gens qui vivent sans travail ; c'est vraiment une injustice. Ayant pratiquement travaillé pour gagner sa vie, CHAN-CHON-TSUI est, comme SUISING, un homme de haute qualité.

Mais il va trop loin dans cette voie, et devient paradoxal.

(2) Voir VOUI-LIA-TSUI, chapitre Yan-Chou.

CHAPITRE III

TAO-YEN-MING ET BAO-TSING-YEN

Après l'époque de la dynastie Tsao, la pensée anarchiste se refléta souvent sur les esprits antipolitiques. Mais sauf leur préoccupation de se dégager de la politique, les successeurs en ce domaine ne donnèrent guère de théorie systématique. Ce fut seulement sous la dynastie Tsin (1) qu'on put découvrir deux hommes qui avaient théoriquement manifesté leur pensée de cette façon. Ce furent TAO-YEN-MING et BAO-TSING-YEN.

TAO-YEN-MING était un fonctionnaire qui avait démissionné par dégoût de la politique. Son idéal s'exprime dans un morceau romantique intitulé : « L'histoire de la société sur la source de rivière de pêche ». Il racontait l'état d'une société écartée du monde, où le gouvernement n'existe pas, tout le monde y vivait joyeusement sans aucun souci politique.

La pensée de BAO-TSING-YEN est encore plus systématique que celle de TAO-YEN-MING. On peut

(1) Au cours de la période de 265 à 419.

la trouver dans l'ouvrage de GOHON: « Pao-Poh-Tsui » (la nature).

Il fut convaincu, comme LAO-TSUI et CHAN-TSUI, que toutes les organisations sociales étaient contre la nature. Sur cette base, il s'opposait à l'autorité. Il admit la société antique où les hommes étaient toujours heureux. « Dans l'antiquité, dit-il, pas de souverain ni de vassal. Les hommes vivaient par leur travail, ils foraient les puits pour leur fournir l'eau; ils cultivaient la terre pour obtenir des céréales, travaillant dès le lever du soleil et se reposant après son coucher. Ainsi ils vivaient librement et joyeusement, sans souci et sans questions d'honneur... Ils n'étaient occupés ni d'intérêt ni de situation, donc un conflit ou une lutte quelconque ne se produisent jamais. On n'avait pas besoin de murailles ni de fossés autour de la ville. Ainsi la vie des hommes durait jusqu'au moment où la nature n'acceptait plus son existence... A cette époque, on ignorait l'impôt et les lois » (2). La naissance de l'autorité n'eut qu'un résultat fâcheux. Cela permit aux forts d'opprimer les faibles, aux intellectuels d'opprimer les sots. « Quand les puissants accablaient les faibles, ceux-ci cédaient; les habiles exploitaient les sots, ceux-ci les servaient. Voilà ce qui amena l'autorité. Mais c'est tout à fait contre nature » (3).

L'établissement de l'autorité, engendra des catastrophes. « Par exemple, on nommait des fonctionnaires et le peuple s'agitait; on constituait l'impôt et le

(2) GO-CHIN: *La Pensée sociale en Chine*, p. 47-48.

(3) GO-CHIN: *La Pensée sociale en Chine*, p. 48-49.

peuple s'appauvriissait » (4). En effet, tout ce que les souverains font envers le peuple n'est pas juste. « Il y a, dit BAO-TSING-YEN, tant de fonctionnaires qui ne travaillent pas et qui vivent dans le luxe, et que le peuple alimente. Tandis que le peuple lui-même, manque de vivres et est souvent menacé par le froid et la faim » (5). Cependant, BAO-TSING-YEN crut, comme LAO-TSUI, que le gouvernement n'a pas d'intérêt à gouverner le peuple. Pour affirmer cette idée notre auteur citait le dogme de LAO-TSUI : « Plus les lois sont perfectionnées, plus les voleurs sont nombreux ». Car « quand le peuple est trop chargé et écrasé, il ne peut pas maintenir sa vie, dans ce cas, comment peut-on éviter la révolution ? »

*
* *

Le point de départ de la doctrine de BAO-TSING-YEN est celui soutenu par LAO-TSUI. Comme il arrivait huit cents ans plus tard que ce dernier, il trouva encore plus de mauvais résultats historiques pour prouver sa critique. Son blâme a justement attaqué le point faible de la Société. Pourtant, il ne diffère pas des autres auteurs ayant la même conception où manque le remède réalisable, et ne quitte jamais le cercle des utopistes.

(4) GO-CHIN : *La pensée sociale en Chine*, p. 49.

(5) GO-CHIN : *La Pensée sociale en Chine*, p. 49.

SECTION III

LE PRÉCURSEUR DU SOCIALISME D'ÉTAT

KWOUIN-TSUI (1)

« Kwouin-Tsui » est le nom d'un ouvrage dont on a supposé que l'auteur était le vrai KWOUIN-TSUI qui s'appelait aussi KWOUIN-CHON (708 av. J.-C.-643 av. J.-C.). Après certaines recherches, on a pu découvrir que l'auteur était un inconnu qui vivait à peu près deux cents ans plus tard que KWOUIN-TSUI. Par conséquent, les développements de cet ouvrage ne sont pas tout à fait le vrai récit de l'action, des paroles, et des pensées de celui-ci. Cependant, bien entendu, ce n'est pas tout à fait faux non plus. En somme, malgré tout, qu'importe que l'auteur soit KWOUIN-TSUI ou non? Comme M. LIAN-CHIE-TSAO a dit avec raison: « Si on reconnaît les livres faux, c'est pour préciser la période exacte de leur publication et non pour les abandonner. Par exemple: on dit que KWOUIN-TSUI n'est pas le vrai auteur du livre: « Kwouin-Tsui »,

(1) KWOUIN-TSUI ou KWOUIN-CHON fut le premier vassal de la Cour du Grand-Duché « Chie », dont l'organisation était complètement celle d'un Etat. Grâce au travail excellent de KWOUIN-CHOU, la « Chie » devint un état de première puissance parmi ceux qui existaient en même temps qu'elle.

soit, mais nous prenons ce livre comme un représentant d'une des pensées du dernier quart de la dynastie Tsao, il devient un bon ouvrage » (2).

Avant d'aborder l'interprétation de « KWOUIN-TSUI », il faut tenir compte qu'en visant à une sorte d'égalité économique, KWOUIN-TSUI n'abandonne pas le souverain et la propriété. C'est une différence par rapport aux socialistes modernes, ainsi nous lui rendrons le titre de « Précurseur du socialisme d'Etat ». Au fond, ROBERTUS, fondateur du socialisme d'Etat proprement dit, accepte aussi le monarque, et certains partis soi-disant socialistes d'Etat ne nient pas la propriété privée.

(2) LIANG-CHIE-TSAO : *L'histoire des doctrines politiques avant la dynastie Chouin*, p. 17.

CHAPITRE PREMIER

LE FONDEMENT DE LA DOCTRINE

La conception de KOUIN-TSUI s'inspire d'une longue traduction: égalité économique s'exprimant par le CHING-TIEN, qui avait laissé une trace profonde au temps de KWOUIN-TSUI où l'inégalité était déjà assez grave.

Avant l'apparition du livre Kwouin-Tsui, presque tous les savants ayant le souci social tendaient déjà à retrouver le système admirable de l'antiquité. Parmi eux, même CONFUCIUS et ses élèves, adversaires des anarchistes cités plus haut, eux aussi, réclamaient le principe de l'égalité de la richesse: « On ne craint rien de la pauvreté de la nation, mais des inégalités » (1).

Ce qui distingue KWOUIN-TSUI des autres, c'est qu'il appelle l'intervention de l'Etat et au lieu d'organiser la richesse dans la misère, il fit augmenter la richesse de toute la nation. Sur le premier point, KWOUIN-TSUI se trouve en opposition avec les anarchistes qui considèrent l'autorité comme un grand dommage et une inutilité, KWOUIN-TSUI fut un hom-

(1) Parole de CONFUCIUS, dont les confucianistes le prennent comme un dogme.

me politique, il était convaincu de l'efficacité de la force d'Etat, il en profita pour pratiquer son idéal. Sur le second point, il s'opposa aux Confucianistes qui le critiquèrent violemment. Parce que le confucianisme faisant face au péril social n'était convaincu que c'est seulement la morale, qui peut empêcher les fautes humaines, estime que le niveau de la richesse est peu important. Tandis que KWOUN-TSUI trouve que la morale n'est qu'une chose secondaire, c'est l'intérêt qui est de la première importance. Plus la richesse nationale augmente, plus la réglementation est facile à réaliser. « Le peuple est difficile à gouverner en cas de misère » (2). Mais en cas de prospérité économique, si on laisse subsister l'initiative privée et la libre concurrence, comment peut-on maintenir l'équilibre de la fortune? C'est la raison pour laquelle KWOUN-TSUI voulait nationaliser la plus grande partie de la production, et pratiquer une politique interventionniste, que nous allons expliquer immédiatement.

(2) KAN-NAI-KWONG: *Les doctrines économiques avant Choin*, p. 87.

CHAPITRE II

LA POLITIQUE INTERVENTIONNISTE

Pour réaliser la doctrine d'égalité économique dans le régime de propriété privée, KWOUIN-TSUI conçût un moyen, qu'il juge excellent : l'intervention de l'Etat. KWOUIN-TSUI savait qu'en général, l'inégalité de la richesse est causée par l'échange. « Parce que il y a des années d'abondance et des années de disette, dit-il, par conséquent, il y a des variations des prix de blé ; parce que les exigences d'alimentation, variant dans le temps le prix de celle-ci varie. Malheureusement, le gouvernement ne fait rien devant ce phénomène, alors les spéculateurs peuvent jouer un grand rôle sur le marché en faisant hausser le prix à un niveau cent fois plus cher que le coût réel » (1). C'est pourquoi certaines gens s'enrichissent et d'autres s'appauvrissent.

Comment l'Etat intervient-il sur le marché ? C'est par les opérations d'achat et de vente qui permettent d'équilibrer les prix et d'empêcher la spéculation. « Quand les marchandises sont abondantes, elles sont à bon marché ; quand elles sont rares, elles sont chères ».

(1) KAN-NAI-KWANG : D.E.A.C., p. 78.

res » (2). Il a conçu la loi de l'offre et de la demande. Pour faire face à ce phénomène, l'Etat peut profiter de son pouvoir de frapper de la monnaie, il en réserve toujours une quantité énorme; quand les marchandises sont à bon marché, l'Etat les achète; quand elles sont chères, l'Etat les vend. « Suivant les variations de l'offre et de la demande, on dirige les prix » (3).

KWOUIN-TSUI s'occupe surtout, parmi les marchandises, des céréales. « Le blé est la ressource de la vie humaine; la monnaie est le moyen d'échange; il faut bien que celle-ci dirige le marché du blé ». Mais cette méthode d'économie dirigée ne peut équilibrer que le prix, elle ne peut pas équilibrer la richesse des habitants.

Que va-t-on faire de plus? C'est, entre autres, de quoi nous parlerons dans le chapitre suivant, le prêt sans condition aux pauvres par la trésorerie. « Pour les pauvres, dit KWOUIN-TSUI, l'Etat leur prête des outillages, des instruments et des vêtements » (4). C'est un esprit se rapprochant de PROUD'HON et des coopérateurs modernes.

(2) KAN-NAI-KWANG: D.E.A.C., p. 78.

(3) KAN-NAI-KWANG: D.E.A.C., p. 79.

(4) KAN-NAI-KWANG: D.E.A.C., p. 82.

CHAPITRE III

LA POLITIQUE FISCALE

Ayant confié à l'Etat le pouvoir d'équilibrer la richesse, il faut lui donner suffisamment de moyens pour jouer son rôle. D'après KWOUN-TSUI, il suffit de nationaliser des entreprises les plus importantes. C'est une politique aussi nécessaire pour enrichir l'Etat que pour empêcher l'enrichissement injuste des individus.

Selon la politique de KWOUN-TSUI, les entreprises nationalisées sont les suivantes :

1° LA PRODUCTION ET LA VENTE DU SEL (1)

Le sel est une alimentation quotidienne, la plus indispensable, dont le vendeur peut tirer un revenu très élevé. Il faut interdire sa production par les individus. Voici comme KWOUN-TSUI s'exprime : « Il est interdit aux habitants du bord de la mer d'exploiter le sel » (2).

(1) Pour la production du sel, KWOUN-TSUI a eu un calcul très minutieux.

(2) KWOUN-TSUI, chapitre Di-Sou.

2° L'EXPLOITATION DES MINES

Aux yeux de KWOUIN-TSUI, les mines sont aussi importantes que le sel, les mines d'or et d'argent sont les ressources pour la frappe de la monnaie; les mines de fer et de cuivre sont des ressources pour la fabrication des instruments. Ainsi il dit: « Parmi les montagnes, celle qui contient soit du fer, soit de l'argent, soit de l'or, soit du cuivre, doit être interdite aux exploitations des individus » (3).

3° L'EXPLOITATION DES GRANDES FORÊTS

L'exploitation des grandes forêts est aussi une ressource importante. KWOUIN-TSUI la met au compte de l'Etat « Les souverains doivent sauvegarder les forêts » (4).

Pour la vente des produits des exploitations de l'Etat, KWOUIN-TSUI admet la réalisation d'un bénéfice. Pourquoi faire un bénéfice? Pour le luxe des souverains? Non, KWOUIN-TSUI déteste cela. C'est aussi bien dans l'intérêt du peuple que dans celui du souverain, si le souverain vit dans un luxe immérité, c'est aux dépens du peuple et celui-ci en sera révolté. « Tout le monde aime le profit; mais l'injustice en est le dégoût, dit KWOUIN-TSUI, si on partage le profit avec le peuple, celui-ci l'approuve; si on prend le bénéfice au détriment du peuple, celui-ci se révolte » (5).

Ainsi, KWOUIN-TSUI conseilla au souverain de sup-

(3) KWOUIN-TSUI, chapitre Di-Sou.

(4) KWOUIN-TSUI, chapitre Ching-Tsou-Jia.

(5) KWOUIN-TSUI, chapitre Bin-Ta.

primer l'impôt, ayant les grandes ressources des domaines d'Etat. Au fond, c'est une tactique ayant le même caractère que l'impôt indirect d'aujourd'hui. KWOUIN-TSUI ne dissimula pas cette notion : « si on donne du revenu au peuple, dit-il, il sera content, si au contraire, on lui retire le revenu, il sera fâché » ; c'est tout naturel. « Les monarques anciens le savaient bien, de sorte que sous leurs règnes, le peuple satisfait s'entend avec l'autorité. Parce que l'impôt est une charge obligatoire pour le peuple. Personne n'est plus ravi que d'être à l'abri de cette charge » (6).

*
* *

Parmi ceux qui eurent une conception socialiste en son temps, KWOUIN-TSUI fut le seul homme qui s'écarta de l'illusion et ait pratiqué son idéal.

Peu après lui, sous son influence, on trouve un autre homme d'Etat : LI-LIE (7), qui poursuivit une pareille politique sociale. LI-LIE se consacra surtout à l'équilibre du prix. Il fit concerner en même temps l'intérêt des producteurs et des consommateurs. « Le prix des aliments trop élevés, dit LI-LIE, c'est le dommage des consommateurs ; trop bas, c'est le dommage des laboureurs..., tant que le prix s'écarte trop du juste niveau, c'est toujours au dommage des nationaux. Les sages conducteurs de l'Etat peuvent éviter ce dommage et les laboureurs travaillent avec plus d'activité » (8).

(6) KWOUIN-TSUI, chapitre Kwou-Chou.

(7) LI-LIE (424 av. J.-C.-387 av. J.-C.).

(8) LIANG-CHIE-TSAO : H.D.P.A.C.P., 180.

Comment, peut-on éviter le dommage causé par l'instabilité du prix? Il employa les mêmes méthodes que KWOUIN-TSUI, à savoir, l'intervention sur le marché. Il fit ingénieusement une statistique du produit annuel de chaque unité de la terre cultivée et ainsi celle de la nation toute entière. Selon sa statistique, les bonnes années d'abondance se distinguent en trois séries. Pour les années les plus abondantes, la récolte était quatre fois plus grande que celle des années moyennes; pendant les années secondaires, la récolte était trois fois que celle de l'année moyenne; les années de troisième rang étaient doubles. Pour les années de disette, il les analysa en trois séries.

Enfin, il apprit au souverain à équilibrer le prix. « Pendant les années meilleures, le gouvernement doit acheter les trois-quarts du produit national; pour les années secondaires, acheter les deux-tiers; pour les années de troisième rang, parmi les trois séries d'années d'abondance, acheter la moitié. On laisse toujours une quantité justement suffisante sur le marché » (9).

Que va-t-on faire, après l'achat en masse des céréales? Ce n'est que pour faire face aux mauvaises années. « Pendant les années de faible disette, on vend la réserve dont la quantité est égale à l'achat fait pendant l'année peu abondante (c'est-à-dire l'année de troisième rang parmi la série d'années d'abondance), plus la disette est grande, plus on vend, et ainsi de suite » (10).

(9) LIANG-CHIE-TSAO: H.D.P.

(10) LIANG: H.D.P.

*
* *

Au point de vue économique, la politique de KWOUIN-TSUI et LI-LIE était efficace pour l'égalisation de la richesse. Malheureusement, sous les attaques de l'école confucianiste qui, en admettant l'idée d'égalité détestait la préférence des questions d'intérêt des deux premiers ; les mêmes actions n'apparaissaient guère après eux. Mais aujourd'hui, les « projets de l'Etat » de Sun-Yat-Sen tendant à limiter le rôle du capitalisme s'inspirent plus ou moins de ce genre d'idées.

DEUXIÈME PARTIE

DOCTRINES ET PARTIS SOCIALISTES CONTEMPORAINS

SECTION PREMIÈRE

LE DÉVELOPPEMENT DES DOCTRINES ET DES PARTIS SOCIALISTES

Depuis la période de la dynastie Tsao jusqu'à la fin de la dynastie Ching, la pensée socialiste avait presque fait faillite pendant deux mille ans. Mais vers la fin de la dynastie Ching, elle réapparut — bien entendu, l'aspect est tout à fait différent de celui de la pensée ancienne. Aujourd'hui, elle progresse et devient une des questions la plus importante et la plus délicate pour le pays. Elle influence efficacement le système politique, l'organisation économique et l'action sociale. Quelles sont donc les causes de cet avènement inattendu?

I. — L'INFLUENCE ÉTRANGÈRE

La tradition et la culture de la Chine se sont longtemps développées dans une atmosphère calme et favorable qui ne changeait pas trop leur aspect. Les intellectuels, même les esprits supérieurs, n'avaient guère l'audace de les critiquer. Selon la vieille tradition dominante, on ne manquait pas d'insister sur l'intérêt économique de la majorité. Dès CONFUCIUS, MONFUCIUS jusqu'à nos jours, l'invitation à mettre au premier plan l'intérêt du peuple tout entier est considéré comme un principe classique de la politique, qui est connu sous le nom : « la politique de protection du peuple ». Par exemple, CONFUCIUS avait préconisé l'égalité de la richesse, MONFUCIUS avait mis en lumière l'enrichissement égal du peuple ; de tout cela, nous avons déjà parlé. Après eux, dans toutes les époques, il y eut des politiciens et économistes qui s'engagèrent dans la voie de la réalisation de cet idéal. Néanmoins, malgré tout, le peuple était toujours resté dans une situation passive où il attendait tout de la bienveillance des souverains ; il n'agissait guère lui-même pour relever sa vie économique. Depuis le début du XIX^e siècle, les relations entre l'occident et l'extrême-orient commencèrent à se multiplier. Ainsi on a trouvé un nouveau monde de civilisation où la formule économique est tout à fait nouvelle. Cependant, il y existe un grand malaise, c'est à la fois la prospérité du capitalisme et le mouvement révolutionnaire du socialisme. Surpris par ce nouveau spectacle, les intellectuels chinois ont com-

mencé à s'inquiéter, quoique alors ce cas-là ne se présente pas encore chez nous, dans les difficultés d'ordre économique. Par exemple : vers la fin du xix^e siècle, le célèbre réformiste TAN-TSI-TONG avait réclamé dans son ouvrage, intitulé : « Yen Sheau » (la morale), la suppression des classes économiques (1). Puis ce fut le docteur SUN-YAT-SEN qui a profondément traité cette question et constitué sa propre doctrine.

A partir du xx^e siècle, les étudiants faisant des études en Europe ou aux Etats-Unis devenaient de plus en plus nombreux, ils importaient chez eux tant de doctrines socialistes que toutes les branches de ces doctrines ont pu pénétrer en Chine. Au cours de cette dernière vingtaine d'années, grâce à la modernisation de la Chine qui prend un aspect de plus en plus semblable à celui des Etats européens, le socialisme a trouvé un climat favorable, et ainsi les problèmes suscités par lui deviennent de jour en jour plus graves.

II. — LES CAUSES ÉCONOMIQUES

Dans la vieille Chine, la question des classes économiques ne suffisait pas à déclencher, théoriquement et pratiquement, une sorte de socialisme tel que l'Europe l'a connu depuis plus d'un siècle. Or, depuis le milieu du xix^e siècle, la Chine a peu à peu changé son visage ancien, elle est destinée à devenir un Etat

(1) C'est d'ailleurs ce qu'on fait actuellement en Allemagne, en Italie et dans bien d'autres pays.

moderne dont le caractère dominant est le système du capitalisme. Autrefois, l'agriculture était considérée comme la production unique du pays; dès lors, on a ressenti l'importance de l'industrialisme de l'économie complexe (1) et commencé à établir des usines, fabriques, etc. Après l'établissement de la République, l'industrialisme a sensiblement progressé, il a pu se créer une masse prolétaire vis-à-vis des capitalistes. En 1930, le chiffre des grandes entreprises a atteint 1.905; celui des grands magasins, 1.249. D'un autre côté, les ouvriers travaillant dans les grandes industries s'élèvent à 1.445.000; ceux qui travaillent dans les mines, 2.000.000; dans les transports, 128.003 (2). Le nombre des ouvriers cité plus haut, soit environ quatre millions, ils sont organisés, ils travaillent dans les mêmes conditions et de la même manière que ceux d'occident, ou plutôt ils sont dans une situation plus défavorable que la leur, car leur salaire est beaucoup plus bas et leur temps de travail est plus long. Ainsi, leur sentiment de classe se développe peu à peu et le mouvement ouvrier s'organise naturellement (3). Puis, le socialisme, théorique au début, les dirige dans leur mouvement pratique. Le Koumintang est le premier qui ait pénétré dans le milieu ouvrier, et son triomphe politique est dû au

(1) BROCARD (L.): *Principes d'économie nationale et internationale*. Paris, 1929, t. I, p. 110 à 135. — WU-HSI-YUNG: *L'industrialisation de la Chine et l'économie chinoise*. Thèse de Nancy, 1931.

(2) Voir *Annuaire Sun Pao*.

(3) D'après la statistique de l'*Annuaire Sun Pao*, au cours de 1918 à 1926, il y eut 1.232 grèves dont la plus grande partie est causée par les conditions proprement économiques.

moins partiellement à cette force prolétarienne. Le second groupe qui s'allie aux travailleurs est le communisme; c'est grâce à ceux-ci que le communisme a pu créer une grave situation dans ce grand pays d'extrême-orient.

D'ailleurs, pour des causes multiples telles que les troubles politiques intérieurs, les oppressions politiques et économiques étrangères, les sécheresses, les inondations, les sauterelles, tous les dégâts sans trêve des dernières années, la Chine est tombée dans une grande misère. Le peuple tout entier a beaucoup souffert à ce sujet, et il est obligé de s'ouvrir une voie. Quelle route préférera-t-il? le capitalisme qui peut enrichir seulement une classe, ou le socialisme qui a plus ou moins une possibilité de repousser les entraves et de nourrir tout le monde? Selon la tendance actuelle, c'est la deuxième voie que suivent surtout les intellectuels et les prolétaires (4).

(4) LIN-HY-SONG. — *La question ouvrière en Chine*. Thèse de Nancy, 1931.

SECTION II

LE SUN-YAT-SENISME

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE DE SUN-YAT-SEN

SUN-YAT-SEN naquit en 1866 dans une famille de paysans, dans la province Kwang-Tong, où la conception révolutionnaire nationaliste apparut la plus devancée du pays. Le chef de la révolution de 1850 à 1864, HON-SIU-CHOUIN, naquit dans cette même province. Dès l'enfance, SUN-YAT-SEN était déjà attiré plus ou moins par l'idée révolutionnaire. Il s'assimilait à HON-SIU-CHOUIN. A l'âge de treize ans (1879), il alla à Hawaï où son frère aîné faisait du commerce. Il devint élève d'une école chrétienne de ce pays d'océan. C'est là qu'il apprit l'anglais et fit connaissance avec la civilisation occidentale.

En 1881, il quitta Hawaï pour la Chine, et entra dans une école de médecine, à Canton. L'année suivante, il poursuivit les mêmes études à Hang-Kwang

où il commença à projeter une révolution avec quelques camarades intimes. Quelques années plus tard, ayant été breveté, il devint docteur. Il profita de sa profession pour propager son idée révolutionnaire à Canton et à Omain.

En 1894, il repartit pour Hawaï et y établit pour la première fois son parti : Sing-Chon-Houi (Association du redressement de la Chine). Peu de temps après il regagna Canton et y fit éclater, au cours de 1895, la première révolution. Mais, par suite d'imprudences commises dans le transport des armes, elle échoua et plusieurs dizaines de ses partisans furent arrêtés. Après cet échec, il s'enfuit au Japon. Puis, pour la troisième fois à Hawaï. Et ensuite en Amérique et en Europe. Il resta pendant deux ans (vers 1896-98) en Europe et y étudia profondément la politique et l'économie européenne. Par ce contact direct, il apprit que la seule démocratie ne suffit pas à rendre l'humanité heureuse. Sous ce régime les hommes, au lieu de souffrir des maux politiques, souffrent des maux économiques. A ce moment, la Chine n'engendrait pas encore le capitalisme, mais elle avait bien cette tendance. Ce fut pour cette raison que le docteur SUN-YAT-SEN s'engagea dans le socialisme et créa sa propre doctrine, le « Ming-Sang-Chou-Yi » (1), qui est un des trois éléments de son San-Ming-Chou-Yi (2).

Après deux ans en Europe, SUN-YAT-SEN alla au

(1) A savoir faire vivre également et heureusement tout le monde.

(2) A savoir MING-TSOU-CHOU-YI (nationalisme), MING-CHOUIN-CHOU-YI (démagogie) et MING-SANG-CHOU-YI.

Japon et y projeta (en 1900) la deuxième révolution à Kwang-Tong. Ayant échoué encore, il partit de nouveau en 1905 aux Etats-Unis et en Europe.

Au bout de peu de temps, il revint au Japon et y reforma son parti. Alors, il avait déjà plus de dix mille partisans. Désormais, il reprit maintes fois la révolution sans résultat. Après la neuvième défaite, il ne pouvait plus rester dans n'importe quel pays de l'Asie, par l'intervention de l'ancien Empire. Alors, il fut obligé de partir pour l'Amérique et l'Europe en 1911. Ce fut pendant son voyage que ses disciples ont pu renverser l'ancien régime et établir la République.

Ayant été informé de cette réussite imprévue, SUN-YAT-SEN retourna immédiatement en Chine et il fut élu premier président provisoire de la République. Ce fut un stade du succès politique de ce grand révolutionnaire.

Mais ce succès n'était qu'apparent, car la plupart des nationaux étaient conservateurs, même parmi ses partisans ; il y avait pas mal de gens qui considéraient que les doctrines de leur chef étaient irréalisables. Dans ces circonstances défavorables, il ne put rien faire et fut obligé de démissionner après avoir été trente-cinq jours au pouvoir.

Après tant de défaites, SUN-YAT-SEN apprit que la réalisation de son idéal ne dépendait pas seulement de la politique, mais aussi de la psychologie des nationaux et surtout du dévouement de ses partisans. De sorte qu'il se consacra à écrire beaucoup au cours

des années 1917 à 1918, afin de propager la possibilité de réaliser ses idées, et il réorganisa plusieurs fois son parti de 1912 à 1923.

La Chine est si grande et les vieilles traditions s'y soutiennent pendant si longtemps et sont si profondes, que SUN-YAT-SEN ne pouvait point atteindre son but et abandonna la vie révolutionnaire le 12 mars 1925. Mais il laissa une influence profonde sur tous les points du pays tout entier et inaugura un changement très remarquable dans la longue histoire chinoise.

CHAPITRE II

LES DOCTRINES DE SUN-YAT-SEN

§ I. — LE FONDEMENT

Le Sun-Yat-Senisme puise à la fois aux sources de la civilisation orientale et de la civilisation occidentale. Sa conception sociale est basée sur la philosophie des anciens Chinois; tandis que ses méthodes sont généralement empruntées aux socialistes européens. En réponse aux Russes, il dit: « La justice de la révolution est reconnue par une longue tradition de nos anciens depuis JAO, SOUIN jusqu'à CONFUCIUS » (1).

Comme le caractère de la philosophie ancienne est fondé sur l'humanité et la justice, en conséquence SUN-YAT-SEN répétait souvent, en expliquant son motif socialiste, le terme de morale. Par exemple, dans la conférence socialiste de la Chine, il disait ceci: « D'après la théorie de la sélection de DARWIN, on impute la responsabilité de l'inégalité tant au point de vue des nations qu'au point de vue des individus, à la capacité des membres concourants, paraît-il.

(1) TSAO-LOU: *Esquisse de l'histoire du parti Koumintang*, p. 1153.

Mais l'humanité est différente de la pure nature, car quoiqu'elle soit une sorte de nature, il y a une moralité humaine. Ainsi nous pouvons dire que l'évolution inspirée longuement par la loi de sélection naturelle est une évolution sauvage. Seule l'évolution par la justice et la raison est une évolution civilisée et humaine. La défectuosité sociale est une conséquence de la sélection naturelle, mais les efforts humains peuvent y remédier. Le socialisme est une sorte d'effort humain tendant à supprimer cette défectuosité, il veut supprimer les classes riches et pauvres dans un esprit de paix et de philanthropie » (2). « Je me voue au socialisme parce qu'il a un but sacré qui est de rendre heureux tout le monde... L'Etat socialiste est un Etat où existe la vraie liberté, égalité et fraternité » (3).

Parmi les socialistes européens, SUN-YAT-SEN a surtout été influencé par Karl MARX; tout en maintenant son attitude critique, il citait souvent ce dernier. Car il savait que la morale n'a de valeur que par les motifs qui nous disposent à la réalisation, elle dépend de la science. « En effet, dit SUN-YAT-SEN, la solution des questions économiques ne dépend pas de la moralité... elle dépend des méthodes scientifiques » (4). MARX fut un socialiste scientifique; « ses découvertes, dit-il, sont un produit de la science économique » (5). C'est à ce point qu'il s'appuyait sur le marxisme, mais il le critiquait néanmoins.

(2) *Recueil de Sun-Yat-Sen*, t. II, p. 102.

(3) *Recueil de S.-Y.-S.*, t. II, p. 103.

(4) *Recueil de S.-Y.-S.*, t. I, p. 208.

(5) *Recueil de S.-Y.-S.*, t. I, p. 208.

Ayant mélangé la morale et les méthodes scientifiques, SUN-YAT-SEN fonda sa propre doctrine avec laquelle, en se conformant aux caractères de la Chine, il voulait établir un Etat socialiste sans recourir à une révolution économique violente et se contenter d'une révolution politique qui peut la remplacer.

§ II. — LE MING-SANG-CHOU-YI

Ming-Sang-Chou-Yi est un des trois éléments de San-Ming-Chou-Yi de SUN-YAT-SEN. Avant d'expliquer en détail le premier, nous jetterons un coup d'œil sur le dernier.

La doctrine de Ming-Chou (nationalisme) est l'élément le plus avancé des trois. D'après ce nationalisme, on réclamait, pendant l'époque de la dynastie Ching, que la Chine soit aux Chinois. Après l'établissement de la République, on réclama l'égalité de toutes les races à l'intérieur du pays et la pleine liberté et égalité de la Chine dans le monde, c'est cette dernière conception qui a été mise au premier plan, en raison des multiples pressions politiques et économiques que la Chine a subies depuis 1842. Il existe actuellement beaucoup de traités conclus sous la menace de l'impérialisme étranger, et puis, beaucoup de concessions ; économiquement, les marchandises étrangères ont pu conquérir, grâce aux traités injustes, les marchés en Chine, ce qui entraîne chaque année, pour le pays, une perte énorme. De là l'idée qu' « afin de sauver la patrie, il faut réaliser le nationalisme », « il faut dénoncer les traités injustes », « il faut reven-

diquer la maîtrise des droits de douane pour protéger les marchandises nationales ».

Pour réaliser le nationalisme, SUN-YAT-SEN a préconisé la nécessité d'organiser et discipliner la masse. D'ailleurs, en reconnaissant la valeur des bonnes conceptions occidentales, il insiste sur les vertus et bonnes traditions des anciens chinois, non seulement au point de vue de la morale, mais aussi de la science, telles par exemple, que l'invention de la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, etc.

La doctrine de Ming-Chouin ou démocratie est un deuxième facteur de San-Ming-Chou-Yi. D'après cette doctrine, le peuple a la souveraineté dans l'Etat comme dans toutes les Républiques. Cependant, quant à l'organisation, il y a un peu de différence. SUN-YAT-SEN dédaignait le système parlementaire en le considérant comme une pseudo-démocratie, et aussi le système de la dictature prolétarienne. Il esquissa une constitution nouvelle par laquelle le peuple a quatre droits : « le droit de suffrage, le droit de révocation, le droit d'initiative (soumettre au gouvernement ses propositions sur les lois) et le droit de refaire (supprimer, renouveler ou corriger les lois existantes) » ; le gouvernement a cinq pouvoirs : « le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire, le pouvoir exécutif, le pouvoir d'examen et le pouvoir de contrôle ». Dans cette nouvelle organisation, l'organe au-dessus du gouvernement et qui représente le peuple, est le Congrès des délégués du Peuple. C'est, d'après l'auteur, une « politique du peuple entier ».

La troisième doctrine de San-Ming-Chou-Yi est Ming-Sang. C'est la doctrine de l'égalité pour tous.

Suivant les interprétations des Sun-Yat-Senistes et surtout celles de M. HOU-HAN-MING, célèbre adepte de SUN-YAT-SEN et un des chefs du parti Koumintang, les trois doctrines sont comme les trois anneaux qui s'incorporent l'un à l'autre et qui font une doctrine unique : San-Ming-Chou-Yi. Car en supprimant l'une quelconque de ces trois doctrines, les deux autres ne peuvent pas être réellement réalisées.

Maintenant, nous allons examiner le Ming-San-Chou-Yi, sous l'angle économique, parmi les trois doctrines.

« Ming-Sang-Chou-Yi dit SUN-YAT-SEN, c'est le socialisme ou communisme » (6). « Le communisme déjà apparu dans l'antiquité » (7). « La lutte économique ne sera terminée qu'après la naissance d'un nouveau système communiste ». Pourtant, il ne faut pas selon le Dr SUN confondre le Ming-Sang-Chou-Yi avec le communisme; le communisme de Marx n'est qu'un idéal de Ming-Sang-Chou-Yi, «le communisme est un idéal le plus élevé... Ainsi le communisme est un idéal de Ming-Sang-Chou-Yi, et ce dernier est une réalisation du communisme... Ces deux doctrines diffèrent par la méthode » (8).

Les méthodes de Ming-Sang-Chou-Yi se divisent en deux catégories, à savoir l'égalité de la propriété foncière, et la limitation du capitalisme.

I. — *L'égalité de la propriété foncière*

La Chine est un Etat où la richesse agraire est de la première importance au point de vue économique. S'il existe inégalité dans ce sens, l'égalité est définitivement compromise. C'est pourquoi SUN-YAT-SEN dit: « La première méthode est l'égalité de la propriété foncière ».

Pourquoi faut-il répartir également la terre? Pour deux raisons.

A) *Le cultivateur doit avoir la terre*

C'est une maxime de SUN-YAT-SEN. — Il croyait que le produit devait être donné au vrai producteur, le vrai producteur du produit agricole est le cultivateur, la plupart des propriétaires, surtout les grands propriétaires vivent dans le luxe et sans travailler, c'est une injustice. « Les cultivateurs sont les plus laborieux, dit-il, et ils profitent le moins du revenu » (9).

Surtout les cultivateurs chinois: « Les cultivateurs en Chine sont plus écrasés que ceux de la Russie ancienne » (10). C'est pourquoi la terre doit leur être rendue. « Après la révolution communiste, dit SUN-YAT-SEN, on rend la terre aux laboureurs, ceux-ci ne paient qu'une taxe à l'Etat; c'est une gestion, entièrement juste, nous voulons faire ainsi » (11). « La

(6) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 229.

(7) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 497.

(8) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 428.

(9) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 497.

(10) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 498.

(11) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 498.

mise en communauté de la terre est une théorie indiscutable. Car avant l'apparition de l'humanité, la terre existait naturellement, et après la disparition de l'humanité, elle existera toujours; cela prouve que la terre est une richesse naturelle et sociale » (12), elle ne doit pas être l'apanage d'un particulier.

B) *L'augmentation de la valeur doit être rendue
à la Société toute entière*

D'après SUN-YAT-SEN, certaines propriétés foncières bénéficient d'une augmentation de prix. Cette augmentation est parfois très grande. « Par exemple, dit notre auteur, quelle différence du prix actuel des terrains de Canton, et celui d'il y a vingt ans? Il est presque mille fois plus grand » (13). Actuellement, cette rente est au propriétaire, mais est-ce qu'il la mérite? Pas du tout... Parce qu'il n'a rien fait ni rendu aucun service pour obtenir cette augmentation, dit le D^r SUN, cette rente est injustifiée..., à mon avis, le mérite de cette rente est à autrui, car l'augmentation du prix foncier est causée par la prospérité d'un endroit ou d'une ville créée par la collectivité. Ainsi la collectivité a fait la prospérité de Shanghai et celle de Canton. La valeur foncière de ces deux villes s'accroît rapidement... Mais si tous leurs habitants les quittaient ou s'ils mourraient, alors comment le prix pourrait-il augmenter? Par conséquent, le mérite de la rente est à la Société, pas au propriétaire... La rente

(12) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 119.

(13) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 231.

est un revenu sans travail considéré, comme telle par certains économistes; c'est encore plus injuste que le profit des industriels ou entrepreneurs qui fournissent comme contre-partie un dur travail. On peut donc dire que c'est le revenu de la collectivité qui a été volé par les propriétaires » (14).

Pour toutes ces raisons, SUN-YAT-SEN condamnait comme PROUD'HON la propriété non engendrée par le travail. Cependant, malgré cela, il rejette la violence et recourt à une méthode de paix. Il savait qu'en Chine, les petits propriétaires sont la base du monde paysan, si l'on s'en prend à eux, par une méthode violente, il y aurait une grande réaction et la révolution du paysan prolétaire risquerait un échec. « Nos nationaux se distinguent généralement en quatre catégories, dit D^r SUN, les intellectuels, les paysans, les ouvriers et commerçants. Sauf les paysans sans terre, la plupart de ces quatre catégories de nationaux sont de petits propriétaires, si nous employons la méthode violente bolchevique, qui consiste à confisquer immédiatement toutes les terres; ils se révolteront certainement contre nous. Même en supposant que nous puissions réussir actuellement, ils finiront par triompher. Car ces petits propriétaires sont plus intelligents que les paysans prolétaires. Maintenant il ne faut qu'une grande propagande dans le monde des laboureurs pour qu'ils se réveillent » (15).

Quelle méthode pacifique préconise SUN-YAT-SEN? Il voulait faire enregistrer immédiatement toutes les

(14) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 233-34.

(15) *R. de S.-Y.-S.*, t. II, p. 498-99.

terres à fin de fixer leur prix. Après cet enregistrement, le Gouvernement peut acheter selon ses besoins et le reste doit subir une taxe pourtant pas trop lourde, à savoir : 1 %. Désormais, l'augmentation du prix des terres possédées par les individus est à l'Etat. Au moment de l'enregistrement, le prix sera déclaré par le propriétaire lui-même, s'il déclare un prix trop bas pour éviter la taxe, il risque un achat de l'Etat; s'il déclare un prix trop haut pour éviter l'achat par l'Etat, ou la revendication de l'Etat à la partie augmentée du prix futur, il risque une taxation plus haute. Bref, la taxation est limitée à la surface de la terre, tandis que les constructions et tous les objets placés sur le terrain ne seront pas taxés. De cette façon « il y a trois avantages, dit le D^r SUN; 1° Eviter la non utilisation de la terre; 2° Encourager le travail; 3° Eviter la spéculation agraire.

Cette méthode pacifique sera réalisée facilement « parce que la valeur d'avant la date d'enregistrement est au propriétaire » (16). Peu à peu l'Etat recueillera la plus grande partie des terres, celles qui restent aux mains des propriétaires seront limitées au minimum et ainsi jusqu'à la suppression entière de la propriété privée.

II. — *Limitation du capitalisme*

La critique de SUN-YAT-SEN à l'égard du capitalisme est à peu près la même que celle des socialistes européens; cela nous permet de passer et d'examiner

(16) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 240.

immédiatement la méthode de la limitation du capitalisme.

Comme le capitalisme national est encore peu développé en Chine, SUN-YAT-SEN ne conseille pas à son égard comme à l'égard de la propriété, une méthode violente. Il dit : « En Chine, il n'y a pas de classe très riche ». D'ailleurs, la suppression immédiate du régime capitalisme n'est pas réalisable, la violence ne peut pas résoudre la question économique. « En Russie, après la révolution, dit SUN-YAT-SEN, nous voyons qu'on n'a résolu par des moyens révolutionnaires que la question politique et non la question économique..., cela prouve que le moyen purement révolutionnaire ne peut pas résoudre la question économique » (17). Donc, en Chine actuelle, il faut à la fois limiter la richesse privée et développer la richesse commune future.

Pour limiter le capital actuel, il suffira d'utiliser les quatre politiques déjà mises en pratique par certains Etats, à savoir : 1° L'amélioration de la vie sociale et le système industriel ; 2° Le rattachement des moyens importants de transport à l'Etat ; 3° L'impôt général sur le revenu ; 4° la socialisation progressive de la répartition. Par la première politique, on tend à accroître avec la force de l'Etat, l'éducation des ouvriers, et à protéger la santé de ceux-ci d'une part ; à perfectionner l'organisation des usines, les moyens de production pour diminuer la fatigue et assurer la sécurité des travailleurs d'autre part..., de cette façon, les

(17) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 226.

ouvriers trouveront plaisir à travailler » (18). Par la deuxième politique, on tend à « mettre en commun les chemins de fer, tramways, navires et P. T. T., etc... » (19). Par la troisième politique, on tend à « utiliser un impôt progressif qui taxe davantage les revenus plus grands et on établit un impôt sur les successions. Ainsi, la plus grande partie de la recette de l'Etat est payée par les capitalistes » (20). Par la quatrième politique, on crée des associations coopératives de consommation qui se chargent de la répartition des marchandises et vivres quotidiens, d'ailleurs, les pouvoirs locaux se chargent de distribuer l'eau, l'électricité, le gaz, le pain, le lait, etc. « Cette sorte de répartition peut éviter la commission des intermédiaires et éviter la perte subie par les consommateurs, c'est qu'on peut appeler une sorte de répartition socialisée » (21). Avec ces quatre politiques, on peut petit à petit diminuer le capital privé jusqu'à sa suppression tout entière.

Mais les moyens cités plus haut ne suffisent pas pour assurer le bien-être de la population. Pour y parvenir, il faut développer la richesse d'Etat. Car « à l'étranger, il y a surproduction, mais en Chine, il y a sous-production » (22).

Par quelle voie peut-on atteindre ce but? C'est par la grande exploitation des moyens de communication, des mines, et des industries par l'Etat. Pour les

(18) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 213.

(19) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 213.

(20) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 214.

(21) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 215.

(22) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 244.

moyens de communication et les mines, il voulait qu'elles soient uniquement exploitées par le gouvernement central et les gouvernements locaux. Tandis que pour les industries, il consentait au cas nécessaire, à l'initiative privée dans les affaires moins importantes et voulait rattacher à l'Etat toutes les industries importantes telles que les affaires d'alimentation, de vêtement, d'habitation, de meubles, de moyens de transport et d'imprimerie. Dans ce cas, l'Etat devient un vrai capitaliste, c'est selon l'avis du D^r SUN, aussi un socialisme capitaliste d'Etat.

§ III. — LA CRITIQUE DE KARL MARX

Ayant admiré l'attitude scientifique de MARX, SUN-YAT-SEN le critiquait sur plusieurs points : l'interprétation matérialiste de l'histoire, la lutte des classes et la plus-value.

A) *L'interprétation matérialiste de l'histoire*

D'après Karl MARX, la base de la Société est la structure économique, dont le caractère réside dans les conditions de production. Les moyens de production déterminent le régime social politique et la vie spirituelle en général. SUN-YAT-SEN dit que la théorie de MARX n'est pas exacte, la base de la Société est réellement « une question de vie » dont, abstraction faite de l'importance des moyens de production, la consommation est aussi l'enjeu. Par exemple, après le changement des besoins ou des goûts des consommateurs, la production sera changée et aussi ses moyens ; et il ne faut pas oublier que la gestion de

consommation exerce une forte influence psychologique. « Les Marxistes se trompent quand ils s'attachent à une théorie exclusivement matérielle ».

B) *La lutte des Classes*

MARX nous expose une théorie de lutte des classes dans laquelle il dit que le phénomène de concentration augmente la richesse des capitalistes, mais leur nombre se réduit peu à peu et agrandit, d'autre part, la masse prolétaire antagoniste. Mais, par cette concentration, le capitalisme a fondé lui-même un mécanisme d'écroulement et d'auto-destruction. Cela engendrera une lutte entre les classes qui aboutira au triomphe du prolétariat. SUN-YAT-SEN, étudiant cette théorie marxiste, dit que la lutte des classes n'est pas nécessairement aussi violente que MARX l'a prédit. Il montre comme exemple le fait récent de l'amélioration des relations entre les capitalistes et les ouvriers: « Depuis plusieurs dizaines d'années, dit-il, le fait remarquable dans l'évolution de l'Europe est la tendance d'une répartition socialisée qui tend à supprimer les intermédiaires ». On voit d'autre part se développer une politique de l'impôt qui taxe lourdement les revenus importants et les successions, pour augmenter la richesse de l'Etat et améliorer la vie ouvrière. En conséquence, « les capitalistes peuvent gagner plus d'argent et les travailleurs peuvent aussi recevoir plus de salaire ». « C'est l'harmonie des intérêts du capitaliste et du prolétariat » (23).

(23) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 215.

Malgré tout, la lutte ne se présente pas nécessairement comme « une fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature ». Au fond, « l'évolution est basée sur l'harmonie de l'intérêt économique de la majorité et non par le désaccord ». « MARX a cru que la lutte des classes peut déclencher l'évolution sociale... il prend la lutte comme une cause et l'évolution comme un effet » (24). Or, « la lutte n'est pas la cause de l'évolution, elle n'est qu'une maladie au cours de l'évolution... MARX ne voit que la maladie de l'évolution sociale, non sa raison; il n'est qu'un pathologiste et non un physiologiste de la Société » (25).

D'ailleurs, SUN-YAT-SEN s'avance jusqu'à nier le sens de la lutte préconisée par Karl MARX, à savoir la lutte seulement entre les ouvriers et les capitalistes. Suivant SUN-YAT-SEN, s'il y a lutte, ce n'est pas précisément entre les patrons et les travailleurs, mais entre la majorité utile et la minorité inutile, « même dans un Etat où la prospérité de l'industrialisme atteint son point culminant, s'il y a, par rupture de l'harmonie, une lutte économique, cette lutte n'est pas entre la classe possédante et la classe salariée, mais entre la majorité utile et la classe possédante » (26).

C) *La plus-value*

Karl MARX a, comme RICARDO, attaché la valeur au travail, il l'affirme encore plus fermement. Il

(24) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 212.

(25) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 218.

(26) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 218.

croit que le travail est la subsistance de la valeur. « En tant que valeurs, toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé » (27). Leur valeur se manifeste par le nombre d'heures de travail employées pour la fabrication. Selon cette affirmation, les capitalistes n'ont de bénéfice qu'au détriment des ouvriers. Ils ne vivent qu'aux dépens de la classe salariée.

Les capitalistes achètent aux travailleurs la force du travail comme une marchandise. Ils paient cette sorte de marchandise d'après la valeur des choses consommées pour la produire, à savoir la valeur des subsistances nécessaires pour l'entretien de la force du travail. Cette force du travail représente toujours une valeur plus grande que celle des choses consommées pour la produire. Cet excédent tombe dans les mains du capitaliste. Par exemple : la valeur consommée pour obtenir une force du travail d'une journée ne coûte qu'une valeur de cinq heures du travail humain, mais l'ouvrier travaille souvent huit ou dix heures ; la valeur de ces trois ou cinq heures du travail, non payée, va au patron capitaliste. C'est la plus-value.

Il n'est pas admissible, pour SUN-YAT-SEN, d'attacher la valeur toute entière au travail. Indépendamment de la valeur sans travail, si le travail est une condition de la valeur, il n'est pas tout au moins la condition unique ; il y a encore d'autres facteurs qui entrent en jeu. « MARX dit que la plus-value des capitalistes est venue du travail des ouvriers dit SUN-

(27) GIDE et RIST : H.D.E., p. 538.

YAT-SEN, il rend exclusivement le mérite de la production aux ouvriers et néglige tous les hommes utiles. Par exemple : en Chine, les industries les plus modernes sont les filatures de Shanghai, Nantongsao, Tientsien et Hankwao. Pendant la grande guerre, les bénéfices annuels de chacune de ces usines dépassaient souvent plusieurs centaines de milliers de dollars chinois. D'où viennent tant de bénéfices ? Dépendent-ils seulement des ouvriers de ces usines ? Non, nous les expliquons par le fait de filer et de tisser ; nous devons songer aussi que, pour filer et tisser, il faut de la matière première. Ainsi si nous songeons au coton, pour remonter à l'origine du coton, nous devons jeter un coup d'œil sur les questions agraires et aussi sur l'effort des intellectuels spécialistes de ces questions. Avant de planter les cotonniers, il faut de l'outillage pour cultiver la terre ; après avoir planté les arbres, il faut des engrais ; en songeant à ces choses, nous devons rendre hommage aux fabricants et aux inventeurs. Après la récolte du coton, il faut le transporter aussi au marché ; ainsi nous ne devons pas oublier les moyens de transport et aussi les inventeurs de la vapeur et de l'électricité.

A l'égard des matières premières, de la fabrication, des moyens de transport, il faut rendre hommage aux mineurs et planteurs. Puis, ayant fait des tissus, si les consommateurs n'en ont pas besoin, ils deviennent inutiles et sans valeur ; dans ce cas, comment les patrons de ces usines peuvent-ils faire un bénéfice ? D'où vient alors la plus-value ou le bénéfice de ces capitalistes ? « C'est de la Société tout entière », « Il

ne dépend pas seulement du travail des ouvriers de ces usines. En somme, tous les hommes utiles et capables, soit directement, soit indirectement, apportent leur contribution à la valeur de ces marchandises ». « Ce phénomène n'est pas propre aux filateurs, mais aussi à toutes les productions » (28).

En ce qui concerne le temps de travail qui, aux yeux de MARX, est une condition de la plus-value, à savoir, le patron fait plus travailler l'ouvrier et le paie moins. SUN-YAT-SEN condamne, comme tous les économistes modernes, la théorie de Karl MARX. Il dit que la diminution de la durée du travail et l'augmentation de salaire est réalisable. Cela n'empêche pas le bénéfice des capitalistes. Il cite comme un exemple concret les célèbres usines Ford d'Amérique qui ont fait plus de bénéfices en diminuant le temps de travail et augmentant le salaire. « Mais MARX ne savait point ces choses-là ; en conséquence, son explication est erronée. Ayant étudié pendant des dizaines d'années les questions sociales, MARX ne constatait que les choses passées tandis que, pour les phénomènes constatés après sa mort, il ne pouvait rien prévoir » (29).

Par tant d'exemples, SUN-YAT-SEN démontrait l'impossibilité de soutenir la théorie marxiste de la plus-value et de la notion de valeur, dont certains économistes classiques, comme RICARDO, ont été partisans.

(28) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 216-17.

(29) *R. de S.-Y.-S.*, t. I, p. 222.

CHAPITRE III

LE KOUMINTANG ET SA POLITIQUE

Nous savons que SUN-YAT-SEN est un socialiste pacifique au point de vue des relations économiques. Mais au point de vue politique, il est un socialiste révolutionnaire qui recourt à la violence. Le Koumintang est un parti fondé par SUN-YAT-SEN qui a excité à maintes reprises la révolution politique en Chine.

Le Koumintang a été réformé plusieurs fois. Chaque fois qu'il est réformé, le nom est changé. Voici ses changements depuis sa naissance jusqu'à la dernière réorganisation :

1° Association du redressement de la Chine (1894);

2° Alliance (1905);

3° Koumintang (parti national) (1912);

4° Parti révolutionnaire de la Chine (1914);

5° Koumintang de la Chine (le nom en usage est toujours Koumintang) (1919).

Nous allons parler successivement ces cinq étapes et aussi des changements politiques qui s'y sont produits.

§ I. — ASSOCIATION DU REDRESSEMENT
DE LA CHINE

Ce fut une association établie en 1894 par SUN-YAT-SEN. Nous avons vu, en lisant son histoire, que SUN-YAT-SEN fut pénétré par l'idée révolutionnaire dès l'enfance et commença à la propager après son voyage à Hawaï, puis fonda cette association. Mais alors, le mot « Révolution » inspirait des sentiments d'horreur que SUN-YAT-SEN évita d'éveiller en employant le terme d'association.

Le chiffre des membres de cette association était insignifiant : quelques dizaines de personnes qui n'étaient même pas très actives. SUN-YAT-SEN disait que c'était l'époque où il faisait tout seul la révolution.

Le but et la politique de cette association étaient très simple. Dissimulant l'idée révolutionnaire, elle ne réclamait qu'une série de réformes politiques et l'établissement d'écoles modernes, etc.

Dans le domaine de l'économie, elle ne réclamait qu'un effort de production afin que le peuple ait une vie aisée. Pourtant, c'était déjà la source lointaine de la doctrine de Ming-Sang.

§ II. — ALLIANCE

Après plusieurs années d'agitation, l'Association du redressement de la Chine a pu s'agrandir. Puis elle se reforma sous le nom : d' « Alliance ». Réellement, elle existait sous le nom d' « Alliance Révolutionnaire », mais cette fois aussi, pour éviter l'hosti-

lité du gouvernement, on dissimula le mot « révolutionnaire ».

Ce changement eut lieu en 1905, au Japon, où il y avait des milliers d'étudiants chinois qui s'attachèrent à elle.

Cette association ou, si l'on veut, ce parti, eut une organisation plus complète et une action plus active que la précédente. Abstraction faite de la pratique de la Révolution, elle avait précisément manifesté son but d'établir une République et de réaliser un Ming-Sang-Chou-Yi. D'ailleurs, elle avait des buts politiques assez étendus, dont nous nous bornons à indiquer ici les grandes lignes.

1° L'unification de l'Etat et le développement de l'autonomie locale;

2° La réalisation de l'assimilation des races en Chine;

3° La pratique de la politique de socialisme d'Etat;

4° La généralisation de l'éducation gratuite;

5° L'égalité de droit des sexes;

6° La réalisation d'un service militaire obligatoire;

7° La reconstitution des finances et de l'impôt;

8° L'affirmation d'égalité par rapport aux autres puissances;

9° L'émigration dans les provinces et districts éloignés, tels que la Mandchourie, la Mongolie et le Turkestan chinois, etc.

A cette époque, les partisans de SUN-YAT-SEN avaient organisé une propagande très étendue, ils avaient créé un journal s'appelant Ming Pao (journal

du peuple) qui luttait activement contre le parti royaliste fondé par KAN-YOU-VOUI et LIANG-CHIE-TSAO, chefs des réformistes, c'est-à-dire qu'ils voulaient transformer le despotisme en un régime constitutionnel tout en maintenant le monarque. Ce journal célèbre avait entre autres propagé catégoriquement la revendication de toutes les terres à l'Etat.

§ III. — KOUMINTANG

Après la Révolution de 1911, il y eut, pour des causes compliquées, une divergence entre les membres de l'Alliance. Certaines gens l'abandonnèrent et fondèrent des partis en dehors d'elle. Par exemple : CHAN-BING-LIN a créé « la Réunion de la République » et SUN-WOU a fondé « l'Association du Peuple ». Tout cela provoqua une réforme de l'Alliance.

Cette réforme eut lieu le 25 août 1912. Ayant perdu une partie de ses membres anciens, le Koumintang comprenait, sauf l'Alliance, encore quatre partis, à savoir : Ton-Yi-Conhotang (Républicain unique), Koumichechinhoui (Avance du Peuple), Gonho-séchinhoui (Républicain) et Koumincontang (Parti du Peuple).

Malgré la réforme, la politique ne différait pas trop entre Alliance et Koumintang. Leur différence ne se caractérisait que par leur action. A ce moment-là, le Koumintang substitua la révolution à une action parlementaire; il représentait également la majorité à la Chambre des Députés ainsi qu'au Sénat.

Mais tant que la diversité existait entre les partis incorporés et le parti proprement dit de Koumintang, l'alliance fut dissoute et SUN-YAT-SEN alla fonder de nouveau son parti.

§ IV. — PARTI RÉVOLUTIONNAIRE DE LA CHINE

Après la chute de l'alliance, les partis qui constituaient le Koumintang, le Parti révolutionnaire de la Chine fut fondé le 8 juillet 1914.

Ce parti, en maintenant le principe de la politique précédente, abandonna la voie parlementaire et projeta une sorte de « dictature par un parti unique ». D'ailleurs, il divisait sa politique en trois stades : le stade militaire, le stade de préparation au régime constitutionnel et le stade constitutionnel. Dans le premier stade, il tend à prendre le pouvoir ; dans le second, il gouverne tout seul et selon ses dispositions ; dans le dernier, il rendra le pouvoir au peuple tout entier à condition que la constitution perfectionnée aboutisse à un résultat pratique et que le peuple ait le moyen de l'utiliser.

§ V. — KOUMINTANG DE LA CHINE ET SON ÉTAT ACTUEL

Le 10 octobre 1919, le Parti révolutionnaire changea son nom et reprit le nom « Koumintang », y ajoutant quelques mots pour le différencier du Koumintang de 1912 (mais on l'appelle toujours Koumintang).

Dès le commencement de ce changement jusqu'en 1923, au dehors de l'occupation politique comme autrefois, le Koumintang s'efforçait surtout de l'amélioration intérieure du parti dont le fait le plus remarquable est la réforme de 1924. Ce fut une réforme qui permit l'incorporation des communistes au Koumintang (1) et ainsi l'organisation du Koumintang fut largement changée.

Avant cette réforme, le parti était subordonné à un chef unique qui se chargeait de toutes les fonctions exécutives; après elle, le chef SUN-YAT-SEN nomma sous sa direction un Comité exécutif et un Comité de contrôle; il restait le chef absolu, mais moins chargé d'occupation.

Le premier Congrès des délégués du parti qui délibéra pour cette réorganisation eut lieu le 20 janvier 1924. Il publia un manifeste dans lequel se trouve l'expression de sa politique extérieure et intérieure.

I. — *La politique extérieure*

1° Tous les traités inégaux tels que celui qui concerne les concessions; le droit de jugement des consuls étrangers pour les conflits relatifs à leurs nationaux; le contrôle des droits de douane et toutes les manifestations de pouvoir politique étranger sur le territoire de la Chine, au détriment de notre souveraineté, doivent être annulés et on doit contracter de nouveau les traités respectant réciproquement la souveraineté.

(1) Voir la section suivante.

2° Toutes les puissances ayant abandonné leur privilège en Chine sont reconnues comme nations les plus favorisées.

3° En dehors des traités inégaux, tous les traités qui sont défavorables à la Chine doivent être renouvelés afin qu'ils ne causent pas un dommage à la souveraineté de contractants quelconques.

4° Pourvu qu'elles ne soient pas aux dépens de l'intérêt politique et commercial, les dettes extérieures sont justifiées et seront remboursées.

5° Les dettes extérieures de réparation de 1901 doivent être employées pour l'éducation.

6° Pour les dettes extérieures contractées par les gouvernements, qui ne sont pas justifiées, dont l'emploi n'est pas conforme à l'intérêt du peuple, ne seront pas remboursées (2).

7° Réunir les délégués des professions différentes des provinces afin de traiter des moyens de remboursement des dettes extérieures et de s'en débarrasser.

II. — *La politique intérieure*

1° Pour l'administration, il faut adopter le principe composant à la fois l'idée de centralisation et l'idée de décentralisation. Toutes les affaires ayant un caractère commun au pays entier se rattacheront au gouvernement central; celles qui ont un caractère local seront rattachées aux gouvernements locaux.

2° Les habitants des provinces ont le droit d'établir leur constitution provinciale et d'élire le président

(2) Alors le Koumintang n'occupait que la province Kwang-Tong.

de province. Mais leur constitution ne doit pas être opposée à la constitution nationale.

Le président provincial contrôle l'autonomie locale et assure l'administration sous la direction du gouvernement central.

3° Le canton est une unité de l'autonomie. Les habitants du canton ont le droit d'élire leur chef administratif et de prendre l'initiative de la législation locale, et ainsi le droit de délibérer et de refaire des lois locales.

L'impôt foncier, la recette venant de l'augmentation du prix des biens fonciers, le produit des domaines locaux, le produit des montagnes, des bois, des rivières et des lacs, des mines et toutes les exploitations hydrauliques, appartiennent au gouvernement local pour exploiter les affaires communes et entretenir les crèches, les établissements de vieillards, les sociétés philanthropiques, le secours aux victimes de toutes sortes, l'hygiène, etc. L'exploitation de toutes les richesses naturelles et les grandes industries pour lesquelles le capital et la capacité locale n'ont pas suffi, doit avoir l'aide de l'Etat. Quant au profit de ces exploitations, il sera partagé entre l'Etat et le gouvernement local.

La contribution d'un canton aux charges de l'Etat doit être fixé à un pourcentage proportionné à sa recette; la limitation doit être entre 10 à 50 %.

4° Supprimer le suffrage restreint par la fortune et réaliser le suffrage universel.

5° Constituer le système des concours pour compléter le système des élections.

6° Le peuple a la pleine liberté de se réunir, de s'associer, de donner son opinion, de jouir de la liberté de la presse et de résidence, et aussi de la liberté de pensée.

7° Substituer le système militaire d'appel au système militaire de recrutement. Améliorer la vie des bas officiers et des soldats, et relever leur situation judiciaire. Réaliser une éducation agricole et professionnelle dans l'armée.

8° Réglementer les oisifs et les employer aux travaux utiles.

9° Fixer le pourcentage des impôts et supprimer toutes les taxations irrégulières.

10° Recenser la population, améliorer les terres cultivées, améliorer la production et la circulation des produits agricoles.

11° Renouveler l'organisation des villages paysans et améliorer la vie paysanne.

12° Légiférer la réglementation du travail, améliorer la vie des travailleurs, protéger et aider les associations ouvrières.

13° Reconnaître l'égalité de droit entre les sexes.

14° Généraliser l'éducation populaire, développer l'éducation élémentaire, renouveler les systèmes des écoles, augmenter le budget d'éducation et assurer son indépendance.

15° Réformer de nouveau la loi agraire, la loi d'exploitation des terres, la loi d'expropriation, la loi de l'impôt foncier. Le prix des terres doit être enregistré, l'Etat doit le taxer et, si cela est nécessaire, exproprier les terres d'après ce prix enregistré.

16° Les entreprises importantes, telles que les chemins de fer, les navires, etc. doivent être exploitées par l'Etat.

*
* *

Après ce premier congrès, le Koumintang se développa rapidement. Au cours de l'année 1927, trois ans après la mort de SUN-YAT-SEN, il put conquérir le pouvoir du pays tout entier.

Actuellement, toutes les politiques du Koumintang se basent aussi sur les anciens principes, et ainsi certaines lois et systèmes sont renouvelés en se conformant aux manifestations précédentes et le plan de construction de SUN-YAT-SEN. Mais, en réalité, il n'est qu'au début de ses projets. La réalisation de ses doctrines dépendra de son effort ultérieur.

SECTION III

LE COMMUNISME

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DU PARTI COMMUNISTE EN CHINE

§ I. — DE L'ÉTABLISSEMENT DU PARTI COMMUNISTE A L'ANNEXION AU KOUMINTANG

Parmi les doctrines socialistes en Chine, le communisme est le plus récent, il n'apparut qu'après la révolution russe de 1917 qui influença rapidement l'Extrême-Orient. Au commencement, il n'y avait que quelques écrivains qui avouaient les doctrines de Karl MARX et ils se contentaient de manifester leurs opinions sur leurs ouvrages. Parmi eux les professeurs CHANG-DOU-SIOU et LI-DA-TSAO furent les plus connus.

La mise en action pratique du communisme n'apparut qu'après l'établissement du parti en 1921. Pour-

tant en 1920, les marxistes de Shanghai, de Canton et surtout de Pékin se groupèrent déjà en petite association dont les chefs furent TAIN-PING-SAIN et CHANG-DOU-SIOU, etc... A ce moment là leurs adhérents ne dépassaient pas une centaine de personnes.

En 1921, leurs délégués se réunirent à Shanghai, ce fut leur première conférence dans laquelle l'organisation du parti communiste fut décidée. Désormais, ils agissent. Ils se consacrent surtout au mouvement ouvrier.

Quoique les communistes chinois se soient déjà liés avec leurs camarades russes, le parti communiste chinois agissait d'abord tout seul. Il ne devint membre de celle-ci qu'au lendemain de la deuxième conférence des délégués communistes, qui eut lieu en 1922 à Shanghai. D'ailleurs, leur mouvement s'étendit de plus en plus; ils publièrent une déclaration dont les grands points sont :

- 1° Anti-impérialisme étranger;
- 2° La nation chinoise doit être absolument indépendante;
- 3° Anti-militarisme à l'intérieur;
- 4° Etablissement d'une république unique;
- 5° Réaliser la journée de huit heures, appliquer l'assurance sociale et supprimer le système du contrat de travail traité par un chef ouvrier.

Cependant, à ce moment-là les communistes se montrèrent d'abord moins violents, leurs réclamations ne différant pas trop celles de Koumintang.

§ II. — DEPUIS L'ANNEXION AU KOUMINTANG
JUSQU'A LA RUPTURE

Etant constitué et ayant adhéré à la troisième internationale, le parti communiste ne trouvait pas beaucoup de terrains d'action. Ce n'était pas seulement parce que le gouvernement le combattait, mais aussi parce qu'il existait déjà un koumintang qui avait pris toutes les initiatives que les communistes voulaient prendre; il compose une série de théories fort complètes qui tendent à organiser la collaboration entre tous les nationaux. Vis-à-vis du Koumintang, le parti communiste se trouvait dans une situation moins favorable, cela l'obligeait à découvrir une nouvelle route, ce fut l'annexion au parti Koumintang en 1923. Au fond, ce ne fut pas une vraie annexion, ce ne fut qu'une tactique des communistes: Ils gardaient l'indépendance de leur action et voulaient se substituer au Koumintang.

Leur action fut probablement conforme à l'instruction de LÉNINE: « Dans les colonies ou Etats moins avancés, les communistes doivent se lier provisoirement avec la classe capitaliste démocratique. Mais il ne faut pas s'annexer à elle, et maintenir sans condition l'indépendance des mouvements prolétaires quelque soit leur état » (1).

Cependant pour le Koumintang, ce fut aussi une tactique. Car après tant d'échecs, SUN-YAT-SEN commença à chercher de l'aide à l'extérieur. C'étaient justement les Bolchevistes russes qui avaient plus ou

(1) *La révolution de la Chine*, p. 43.

moins les mêmes conceptions que le Koumintang, ils pourraient devenir les amis de celui-ci.

Ainsi, la relation entre les partisans de SUN-YAT-SEN et ceux de LÉNINE s'établit et l'incorporation des communistes chinois au Koumintang a pu se réaliser.

Après cette annexion, le parti communiste se maintenait quand même. Ses membres s'occupaient surtout du mouvement ouvrier, paysan et de la jeunesse. Alors, on découvrit qu'à Kwang-Tong, province occupée par le Gouvernement du Koumintang, partout il y avait des syndicats paysans, ouvriers, qui étaient attachés en apparence au Koumintang et étaient dirigés au moins la plupart par les communistes. Ainsi, des querelles se produisaient souvent entre ces derniers et les vrais partisans du Koumintang. Parfois, il y eut des bagarres violentes. Afin de concilier ce désarroi, le Comité Central exécutif du Koumintang délibéra en 1925 pour régler le rôle des communistes dans le parti, à savoir l'interdiction d'être à la fois membre du Koumintang et du parti communiste.

Néanmoins, à ce moment-là, c'étaient les chefs de gauche qui étaient au pouvoir et qui s'appuyaient souvent sur l'action communiste; grâce à cela, le communisme se développait sans obstacle.

Au cours des années de 1926 à 1927, l'armée du Koumintang parvint dans la vallée de Yang-Tsé-Kiang, les communistes profitèrent pour conquérir presque tous les syndicats paysans et ouvriers des provinces Hounan et Houpei. Les membres de ces syndicats furent très nombreux. A Houpei, ils dépassèrent 2.800.000 et à Hounan 5.000.000. Alors, les

communistes commencèrent à s'assimiler les méthodes russes, il y eut certains syndicats de Hounan qui s'emparèrent des pouvoirs locaux et confisquèrent les terres des propriétaires, ils les partageaient selon leur disposition. Dans les villes, les syndicats ouvriers ne se développaient pas moins rapidement que ceux des campagnes, ils prenaient l'offensive contre les patrons, ils armaient certains corps sous le nom de « garde-ouvrière » à Hankao et Wonchang. Ces garde-ouvriers contraignaient souvent par la force, les patrons à accepter sans condition les demandes de leurs membres.

La crainte de la terreur rouge obligèrent les chefs du Koumintang à se débarrasser du communisme.

En 1927, le Maréchal Chang-Kai-Sheck et les chefs anti-communistes du parti se séparèrent du gouvernement de Wou-Han (2) et établirent le gouvernement de Nanking. Ainsi le Comité Central exécutif du Koumintang à Nanking prit une ordonnance d'épuration du parti. Il fit s'inscrire à nouveau les membres du Koumintang et en même temps exclure les communistes dans tous les endroits. Ce fut la rupture du Koumintang avec le communisme.

Pourtant le Gouvernement de Wou-Han, dont les dirigeants furent les chefs de gauche du Koumintang, restait encore ami des communistes. Parmi les membres de ce gouvernement il y eut des communistes. Mais ce gouvernement promulgua tout de même certaines lois en mai 1927 pour contenir le mouvement

(2) WOU-CHANG et HAN-KAO : Deux villes voisines dans la province Houpei.

paysan et ouvrier. Alors le mouvement anti-communiste s'aggravait, il y eut plusieurs généraux qui, étant sous l'autorité du Gouvernement de Woo-Han, agissaient contre le communisme. Le Gouvernement se trouva dans une situation délicate; il savait que s'il continuait à se lier aux communistes, il risquait d'être renversé. En conséquence, à son tour il rompit aussi avec ces derniers en juillet 1927. Il publia un manifeste dans lequel il reprocha aux communistes leur action en ces termes: « Les communistes n'obéissent point aux ordonnances du Gouvernement et poussent la masse à confisquer les terres de tous les propriétaires; c'est la destruction de la politique de Koumintang ». Ce fut la rupture complète des Sun-Yat-Senistes tant de la gauche que de la droite avec les communistes.

§ III. — LES INSURRECTIONS APRÈS LA RUPTURE AVEC LE KOUMINTANG

Etant expulsés par le Koumintang, les communistes étaient partout poursuivis. Beaucoup de mouvements violents furent matés par le Gouvernement. Alors les communistes essayèrent de provoquer les insurrections de soldats, d'ouvriers et de paysans. A Nan-Chan, capitale de la province Kiang-Si, quelques milliers de soldats se révoltèrent le 1^{er} août sous la direction de deux chefs communistes HOLONG et YETING. Dans les cantons Hai-Fong et Lou-Fong de la province Kwang-Tong les paysans se révoltèrent et établirent un gouvernement soviétique qui dura pendant quelques mois.

L'insurrection la plus importante fut celle de Canton, ville où le mouvement ouvrier était le plus avancé et le plus développé. Ce fut le 11 décembre 1927 que les communistes ouvrirent le feu. Heureusement le désarroi ne dura que trois jours, mais la situation fut assez grave.

Déjà avant cet événement, les syndicats ouvriers étant sous la direction du parti communiste, manifestaient contre le Koumintang et le gouvernement. Ils réclamèrent le 14 octobre, dans leur manifestation ainsi conçue :

« Substituer le drapeau rouge à celui du Koumintang ». « A bas le Koumintang ». « Vive le communisme ». En même temps le comité provincial du communiste publia une manifestation dans laquelle il proclama catégoriquement l'insurrection. « Rendre à la liberté tous les prisonniers politiques, armer les ouvriers et paysans ». « Les ouvriers contrôlent la production, requièrent les immeubles des capitalistes, saisissent les biens des capitalistes pour distribuer aux pauvres, donnent toutes les terres aux laboureurs et soldats ».

A ce moment le pouvoir provincial était aux mains des chefs de gauche du Koumintang ; ils essayèrent de les apaiser par la voie politique, parce qu'ils savaient qu'il y avait beaucoup de communistes dans l'armée. Cette attitude pacifique encouragea les rebelles ; ils en profitèrent sans hésiter pour provoquer un coup d'état. Grâce à l'aide des soldats communistes, les rebelles avaient réussi à occuper la ville de

Canton et établirent aussitôt un gouvernement soviétique.

Celui-ci publia en même temps un plan politique dont voici les principes : réaliser le système de huit heures de travail ; confier aux ouvriers le contrôle de la production. Les grandes industries, les moyens de transport et les banques sont attribués à l'Etat. Les terres appartiennent à l'Etat et sont exploitées par les paysans prolétaires. Ils se coalisent aux U.R.S.S. et aux anti-impérialisme, etc...

Mais les rebelles ne purent se maintenir que pendant trois jours. Le 14 décembre ils subirent une défaite complète et le gouvernement éphémère disparut ainsi.

§ IV. — L'ETAT ACTUEL

Après l'échec de l'insurrection à Canton, le communisme subit une profonde dépression dans cette province. Toutefois ils trouvaient un terrain favorable dans les campagnes montagnardes de la province Kiang-Si. Grâce à la difficulté des communications qui entravaient l'attaque des troupes régulières, les bolchevistes établirent de nouveau un gouvernement soviétique en 1931. Il disparut récemment par l'action des troupes gouvernementales dans la province Kiang-Si toute entière. Actuellement l'armée rouge dispersée se dirige vers la province Su-Chouin où le gouvernement central a mené une campagne contre elle.

L'armée rouge a deux projets ayant pour but de trouver une route sans obstacle pour communiquer

avec les russes, car dans sa situation actuelle, elle ne peut pas se développer sans l'aide des soviets. Son échec récent de la province Kiang-Si est causé par la politique de blocus économique du gouvernement central qui lui supprime toutes les fournitures. Quels sont ses projets ? Premièrement : c'est l'occupation des rivages de la mer ; deuxièmement : c'est l'occupation des provinces du Nord-Est, telles que le Turkestan chinois et ses provinces voisines. Ce dernier projet a été longtemps rejeté par les chefs communistes et ils ont toujours poursuivi le premier par leurs attaques sans relâche contre les provinces Kwang-Tong et Fou-Tsien pendant ces dernières années. Mais après quelques années d'expérience ils ont éprouvé la grande difficulté de cette tentative. Maintenant ils sont obligés de recourir aux deuxième projet, mais en raison de l'éloignement, ils ne peuvent pas parvenir immédiatement à Turkestan chinois, province liée à la frontière russe, ils tendent à s'emparer de la province Su-Choun, où la production agricole est abondante et la population dépasse cinquante millions d'habitants et ils croient qu'ils pourront s'emparer par là peu à peu de la province de Turkestan chinois et ainsi communiquer avec l'U.R.S.S. Si ce n'est pas impossible, c'est du moins très dur à réaliser à cause de la distance et l'état actuel des communications d'extrême Nord-Ouest de la Chine. De cela les communistes ne s'en doutent pas moins.

CHAPITRE II

LES PRINCIPES ET LA POLITIQUE DES COMMUNISTES EN CHINE

Le communisme étant un produit occidental, les théories fondamentales des communistes chinois ne sont que celles d'Occident, leur action n'est qu'un reflet de Marx et de Lénine. Ils n'utilisent la faucille et le marteau de leurs camarades russes que pour détruire tout ce qui existe en Chine, sans y ajouter rien de nouveau. Ainsi nous nous bornerons à parler de ce qui caractérise de la révolution chinoise, de ses principes et de sa politique.

*
* *

Le mouvement et les principes des communistes chinois dérivent surtout de la théorie de lutte des classes.

Dès la pénétration du marxisme en Chine, les communistes publient un périodique dont le titre fut « La Nouvelle Jeunesse » dans lequel on parlait surtout de la question de la lutte des classes.

La lutte des classes ne se développe qu'aux milieux où le capitalisme est assez avancé. La Chine, à l'heure

actuelle, ne réalise pas cette condition. Si on n'ose dire que le capitalisme n'y existe point; tout au moins il est à ce point insignifiant qu'on ne peut pas le considérer comme un régime bien établi. Mais comment les marxistes peuvent-ils poser la question de la lutte des classes. Ils disent que le capitalisme est faiblement développé chez les nationaux chinois, mais comme le capitalisme international a conquis le marché national chinois, il menace indirectement le prolétariat en Chine, il provoque le paupérisme et agrandit la masse pauvre vis-à-vis des capitalistes étrangers et ceux des nationaux, les ouvriers se trouvent dans une situation adverse; il s'agit de combattre à la fois les capitalistes extérieurs et intérieurs.

D'ailleurs il existe une immense masse de travailleurs sans terre vis-à-vis des propriétaires, gentlemen, fonctionnaires, officiers et généraux, etc... Ils doivent se lier aux ouvriers et battre leurs ennemis.

*
* *

Dans la politique, ils veulent établir un Etat soviétique, comme celui de l'U.R.S.S., dont le caractère le plus marquant est la dictature prolétaire et la mise en communauté de toute la richesse dans la nation. Pour expliquer celà, nous nous bornons à citer quelques textes de la soi-disant « Constitution générale de la République soviétique chinoise » (1) publiée le 7 novembre 1931, par le pouvoir communiste: « La République soviétique chinoise est un Etat où le pouvoir

(1) MIFOU: *La révolution en Chine*, p. 155.

appartient exclusivement aux ouvriers et laboureurs.

.....
Sous le pouvoir soviétique, tous les ouvriers, laboureurs, soldats de l'armée rouge et pauvres gens ont le droit d'élire des délégués qui dirigent le pouvoir ». A propos des terres, cette soi-disant constitution « vise à nationaliser toutes les terres ». Elle « protège l'intérêt des ouvriers et des laboureurs, limite le développement du capitalisme, supprime l'oppression des capitalistes vis-à-vis des pauvres et vise au système socialiste » .

§ I. — LE RÉGIME DES OUVRIERS

La classe ouvrière est la force principale de la révolution communiste. C'est de la question ouvrière que les dirigeants communistes se préoccupent. Leur première préoccupation est l'absorption de la masse ouvrière par l'établissement des associations ouvrières. Leur deuxième préoccupation est la provocation à la grève. Depuis 1919, les grèves se produisent en Chine de plus en plus nombreuses, quoi qu'elles ne soient pas toujours déclenchées par les communistes, mais tant qu'il y a des grèves, les communistes en profitent pour pratiquer leur propagande et aggraver la situation. Leur troisième objectif, c'est d'armer les ouvriers. Le cinquième congrès des délégués communistes en 1927 à Hankou déclara : « Il faut incorporer les ouvriers dans l'armée et leur demander de prendre les armes » (1). Nous savons déjà qu'ils

(1) MIFOU : *La révolution en Chine*, p. 155.

avaient armé les ouvriers à Hankou pendant les années de 1926 à 1927 pour menacer les patrons, ils profitaient de ce que les ouvriers étaient armés pour faire éclater l'insurrection à Canton le 11 décembre 1927.

Ils réclament d'autre part, le droit de diriger et contrôler les organes de production. Le cinquième congrès des délégués communistes proclama que les ouvriers doivent prendre part à la direction de la production et aussi au contrôle; insister auprès du gouvernement pour réaliser la politique ouvrière et protéger les travailleurs avec les méthodes suivantes: publier des règlements industriels obligatoires; pratiquer le système de huit heures de travail; fixer le minimum de salaire constant; améliorer la vie ouvrière; créer des magasins nationaux pour vendre des objets de consommation et développer les associations coopératives » (2).

Les revendications qui viennent d'être citées l'étaient sous le pouvoir du gouvernement de Koumintang, tandis que dans les districts occupés par l'armée rouge, le pouvoir soviétique publiait une loi du travail dans laquelle on peut constater à quel degré l'intérêt ouvrier est atteint.

La loi du travail, organise des contrats de travail entre patrons et ouvriers. Il y a des contrats collectifs et des contrats individuels. Mais parmi les contrats individuels ceux qui sont moins avantageux aux travailleurs par rapport au contrat collectif, sont interdits. Le maximum des heures de travail est huit heures pour les hommes, six heures pour les enfants

(2) *La révolution en Chine*, p. 156-157.

de seize ans à dix-huit ans, quatre heures pour les enfants de quatorze à seize ans. Il est interdit aux enfants de moins de quatorze ans de travailler. Les ouvriers travaillant pendant six mois continus doivent avoir deux semaines de congé et néanmoins le salaire ne doit pas être inférieur au niveau fixé par le pouvoir. Les grandes industries doivent fournir aux ouvriers l'habitation, les travailleurs peuvent y créer un comité et contrôler la production. Nous nous contentons de citer ces points essentiels et dans les quels nous trouvons que la loi du travail des communistes ne diffère pas beaucoup de celle des pouvoirs anti-communistes.

§ II. — LE RÉGIME DES PAYSANS

« Le parti communiste est un parti ouvrier » ; c'est un principe communiste. Pourtant, dans beaucoup de pays, ce sont les paysans qui représentent la plus grande partie de la population. Pour assurer le succès de la révolution, les communistes attirent toujours les paysans sous prétexte de les aider. En Chine, la proportion du chiffre de paysans atteint 75 %, par rapport à la population toute entière. C'est une force considérable, leur rattachement au communisme ou leur refus peut déterminer le destin de la révolution. Depuis 1923, sous l'étiquette : « Le laboureur doit avoir la terre » de SUN-YAT-SEN, le Koumintang a pris comme base la force paysanne. A cette époque, les communistes ne s'occupaient que du mouvement ouvrier. Mais peu après ils se hâtèrent d'organiser

les paysans. En novembre 1926, STALINE a déclaré devant la conférence du Comité de la troisième internationale: « Je sais qu'il y a beaucoup de révolutionnaires en Chine qui ne croient pas à la possibilité d'étendre le mouvement dans les campagnes, car ils doutent du sentiment révolutionnaire des paysans. Mais c'est à tort. Au fait, plus on attirera les paysans au front révolutionnaire, plus ce front sera solide » (3).

En 1927, le cinquième congrès des délégués communistes déclara: « Les paysans représentent la plus grande partie de notre population, s'ils n'aident pas à la révolution, celle-ci échouera » (4).

Ayant l'intention d'agir sur le paysan, les communistes avaient pu créer, après 1924, beaucoup d'associations de laboureurs à Kwang-Tong. Cette politique se développa surtout en 1926 et 1927 dans la province de Houpéi et Honnau, que nous avons citée plus haut.

Les communistes réclamaient la confiscation des terres pour plaire aux laboureurs. Le cinquième congrès avait arrêté: « Les prolétaires doivent réclamer le changement du système agraire afin de réunir les paysans dans la lutte anti-féodale-capitalisme », mais dans ce cas, il y a une question délicate, celle de la confiscation complète ou partielle. Au commencement, certains marxistes voulaient se renforcer en s'unissant à la majorité des paysans, ils tendaient à confisquer seulement des terres des moyens et grands

(3) JAO-KAI: *Révolution en Chine*, p. 44.

(4) JAO-KAI: *Révolution en Chine*, p. 153.

propriétaires. Le chef du parti communiste, CHANG-DOU-SIO, se prononça en ces termes en 1927 : « Auparavant nous avons seulement aidé le mouvement paysan, maintenant il faut avancer d'un pas, c'est-à-dire confisquer les terres des moyens et grands propriétaires. Pourtant nous ne devons pas toucher aux petits propriétaires, car pendant la révolution, nous avons besoin de la classe des petits capitalistes, et les petits propriétaires sont de la classe des petits capitalistes, nous devons les favoriser un peu. » (5). Mais, en réalité, il n'existe pas trop de grands propriétaires, en exécutant cette politique qui met à l'abri les petits propriétaires, il n'y avait pas assez de terres à distribuer. Alors les chefs communistes avaient trouvé un moyen, à savoir : les paysans prolétaires ne devaient pas prendre part à la distribution et, travaillant sous forme de fermage pour les petits propriétaires, paient à ceux-ci le produit agricole égal à l'impôt payé par ceux qui ont partagé les terres confisquées. Cependant, cette idée a rencontré immédiatement une réaction. Théoriquement, certains de ses partisans la critiquaient rigoureusement ; pratiquement, les paysans de Hounan avaient pris toutes les terres de tous les propriétaires au cours de 1927. Peu à peu, l'opinion de CHANG-DEN-SIO fut battue.

La deuxième question délicate est, à l'égard des paysans riches (qui sont à la fois fermiers et propriétaires, ayant 30 à 50 maos de terre). Avant 1928, certains communistes réclamaient de s'unir aux paysans riches. Mais peu après l'opposition se présenta.

(5) MIFOU : *La révolution en Chine*, p. 141.

La troisième internationale intervint aussi sur ce sujet; dans sa lettre au parti communiste chinois, elle l'indique ainsi: « Les paysans riches de la Chine, utilisant moins la méthode capitaliste que la méthode féodale pour exploiter les laboureurs prolétaires. En général, ils ont un caractère semblable à celui des petits propriétaires, mais ils utilisent le moyen encore plus mauvais que ceux-ci pour opprimer les pauvres » (6). Elle poursuit ses principes pour critiquer la politique délibérée par le sixième congrès: « C'est une politique à la fois incorrecte pour les paysans riches et pauvres, continuait cette lettre; évidemment, tant qu'il existe un projet de s'unir aux paysans riches, on ne peut pas bien organiser les travailleurs dans les campagnes, pour soutenir la lutte; on ne peut même pas mettre en relief l'idée de la lutte de classes... En effet, le succès de la lutte économique et politique menée par les laboureurs non propriétaires dans les campagnes dépend absolument de l'abolition de la politique opportuniste à l'égard des paysans riches » (7). Cette lettre ayant fait un grand bruit, désormais la campagne contre les paysans riches s'engageait. Dans la loi agraire communiste on indiqua précisément le rôle des paysans riches: « Les paysans riches sont à la fois les propriétaires et les usuriers; leurs terres doivent être confisquées ».

La troisième question qui se pose est celle de la situation des terres possédées par les paysans moyens

(6) MIFOU: *La révolution en Chine*, p. 268.

(7) MIFOU: *La révolution en Chine*, p. 268.

et pauvres. D'après le principe communiste « la répartition de toutes les terres est la méthode la plus efficace pour supprimer le système de la propriété privée. Mais comme la plupart des paysans possédant plus ou moins de terres, ce principe est repoussée par eux. Ainsi la loi agraire communiste n'ose prendre qu'une attitude de persuasion. « Le pouvoir soviétique ne doit pas recourir à la force pour réaliser cette méthode (qui confisque même les terres des pauvres) qu'indique la loi, il faut l'expliquer aux paysans, elle ne se réalisera qu'après le consentement de la masse paysanne ».

§ III. — LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE GÉNÉRALE

Nous savons que le but des marxistes est de substituer le système de richesse collective au système de richesse privée. On avait essayé de réaliser cet idéal en Russie au cours de 1917 à 1921. Mais on n'obtint qu'un résultat fâcheux et les soviets furent obligés de chercher une nouvelle route : la nouvelle politique économique, et par laquelle ils furent amenés à s'écarter très loin de la prophétie — quoiqu'il dédaigne ce mot — de leur maître : KARL MARX.

Les bolchevistes chinois, à l'exemple de leurs frères russes, suivirent la même direction dans les pays occupés autrefois par eux. Ils ne pouvaient pas supprimer la propriété des paysans pauvres. Ils ne pouvaient pas dans l'industrie supprimer l'initiative individuelle, ils ne la restraignaient qu'à certaines conditions à savoir : la production privée doit être con-

trôlée par le comité ouvrier de contrôle de la production et « le comité de l'entreprise ». Ce qu'ils voulaient confisquer, ce sont les banques, les chemins de fer, les mines, les navires, etc... Ce n'est pas différent du projet de SUN-YAT-SEN. Quant au commerce, il avait la liberté aussi ; mais la spéculation et la hausse artificielle du prix était interdite. L'intérêt était maintenu, on ne défendait que le prêt usurier et on abolissait les contrats passés qui avaient un caractère usuraire.

CHAPITRE III

LA QUESTION DE L'OPPORTUNITÉ DU COMMUNISME EN CHINE

Il n'y a que quinze ans que le communisme se développa en Chine, mais il a, surtout pendant ces dernières années joué un rôle considérable. Par là, on est amené facilement à croire qu'il peut triompher un jour en Chine comme en Russie. Au fond, ce n'est qu'une illusion. Bien qu'on ne puisse nier son influence profonde, cette influence sera limitée par les événements et par le temps. Nous allons examiner d'abord le progrès récent du communisme et ensuite la question de son opportunité en Chine.

L'avance rapide du communisme depuis 1924 est due aux faits suivants :

1° *L'aide de la troisième internationale.* — En rencontrant tant d'obstacles en Europe, la troisième internationale s'était orientée vers l'extrême-orient. En 1921, elle avait déjà délégué quelques représentants en Chine qui furent suivis de plusieurs autres, parmi eux il y en eut un du nom de BAOROTINE qui joua un rôle très important. Grâce à eux les commu-

niste chinois eurent une aide morale et matérielle. Après la rupture de 1927 avec le Koumintang, c'est de la Russie qu'ils dépendaient au point de vue de l'argent et d'armes (1).

2° *Le rôle de dupe des pauvres.* — Nous savions déjà qu'il y a un nombre énorme de misérables en Chine, tels que les ouvriers, les paysans, les victimes de la famine et de l'inondation, etc., ces gens-là ont moins égard aux doctrines qu'au moyen de se sauver. Tendant les bras au gouvernement d'abord, ils n'ont pas eu satisfaction. A ce moment, les bolchevistes leur déclarent : « Abattre les riches, aider les pauvres ». Ces pauvres gens sans prendre le temps de réfléchir, suivent les bolchevistes et deviennent leur jouet. Mais après tant d'expériences, ils commencent à douter.

Malgré le succès momentané le bolchevisme va à un échec, tout ce qu'il a gagné, s'explique par le milieu misérable, mais il crée lui-même un milieu plus misérable encore. C'est par là qu'il terminera sa carrière. Car la Chine a un aspect autre que celui des Etats occidentaux. Le paupérisme y existe, mais le communisme n'en est pas le remède, il ne nourrit pas le malade, il est plutôt le microbe qui profite de la maladie et l'aggrave. C'est cela qui réveille la masse et en fait une sorte de bouclier devant l'attaque de la faucille et du marteau.

Recherchons maintenant les causes qui font obstacle au communisme.

(1) Voir *Lu*, n° 47 (129), Paris, 24-11-1933.

1° *Le manque de condition d'une lutte de classes.*
— Nous ne nions pas le progrès de l'industrialisme en Chine, mais par rapport à un immense pays où habitent quatre cent soixante-dix millions d'hommes, il est encore insignifiant, il ne constitue pas une classe privilégiée. A ce point de vue, même parmi les chefs communistes, il en est plus d'un qui s'en rend compte. Par exemple: c'est ainsi qu'un chef bolchéviste déclara devant le Congrès de la Troisième Internationale: « La classe capitaliste est, en Chine, la plus jeune et la moins mûre »; « elle n'est pas encore une classe indépendante » (2). D'ailleurs, parmi les industries, il y en a une proportion énorme qui sont étrangères. Pour ne citer qu'à Shanghai, où les filateurs étrangers atteignent actuellement trente-trois établissements — parmi lesquels il y en a trente qui sont aux japonais et trois aux anglais — les ouvriers qui y travaillent atteignent cinquante-cinq mille hommes (3). Quoique les bolchévistes réclament aussi « contre l'invasion du capitalisme étranger », mais les vraies victimes de leur mouvement sont des nationaux. D'ailleurs, les capitalistes nationaux sont si faibles qu'il ne semble pas que la violence soit nécessaire à leur égard. Quant à la terre, en effet, il y a certains grands propriétaires qui possèdent 43 % de la terre totale cultivée, et leur nombre n'est que de 5 % par rapport au nombre total des propriétaires (4). On en jugera par la statistique suivante:

(2) MIFOU: *La révolution en Chine*, p. 195.

(3) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

(4) Dans la province Hounan, il y a une famille qui possède 500.000 m.aos.

RÉPARTITION ACTUELLE DES TERRES (5)

Propriétaires	Pourcentage de leur nombre	Pourcentage de leur terre
Grands propriétaires (à partir de 100 maos)	5 %	43 %
Moyens et petits propriétaires (de 50 à 100 maos)	9 %	19 %
Paysans riches (de 30 à 50 maos)..	16 %	17 %
Paysans moyens (de 10 à 30 maos).	24 %	13 %
Paysans pauvres (de 1 à 10 maos).	44 %	6 %

Mais les grands propriétaires ne représentent pas une force dangereuse car dans beaucoup d'endroits ils sont absents. Dans la plus grande partie du territoire chinois, ce sont les moyens, petits propriétaires et les paysans riches et moyens qui forment le noyau des propriétaires, et leur nombre est considérable. D'ailleurs, il y a une quantité énorme de fermiers qui vivent réellement comme les paysans moyens et parfois comme les paysans riches grâce à la tradition de fermage d'après laquelle le fermier prend presque la moitié de la récolte. Voici une statistique de la distribution des paysans dans laquelle tous les propriétaires sont inclus.

(5) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

DISTRIBUTION DES CLASSES PAYSANNES

Propriétaires (à partir d'un mao)....	150.000.000
Fermiers	130.000.000
Salariés agricoles	30.000.000
Vagabonds et autres	20.000.000
<i>Total</i>	330.000.000

Selon cette statistique le nombre des propriétaires et des fermiers est le plus grand. Quoique parmi les propriétaires, les pauvres figurent à peu près pour moitié, mais comme ils peuvent aussi jouer le rôle de fermier, ils sont généralement aisés. Ce sont des gens qui ont une vie calme et ne bénéficieraient pas de la révolution violente.

Dans cette atmosphère, si les bolchevistes veulent propager l'idée de la lutte de classes paysannes, ils rencontreront immédiatement l'obstacle de ces paysans aisés.

2° *Le système et les méthodes communistes ne peuvent pas remédier au paupérisme actuel.* — Même dans l'ancienne Russie où la rivalité des classes était assez redoutable, la révolution communiste ne donne pas un résultat heureux, si ce n'est au point de vue du chômage en temps de crise mondiale. Le système soviétique fait vivre tout le monde, c'est vrai, mais au lieu de donner à tout le monde le bien-être, il apporte une grande misère. C'est justement ce que M. LESCURE a constaté ainsi : « A vouloir supprimer le capital, la fortune, à vouloir bouleverser la répartition

des richesses, on compromet très gravement la production. Il n'y a plus de riches, mais il y eut davantage de pauvres. Ce fut l'égalité peut-être, mais l'égalité dans la misère » (6). C'est à cause de cette « égalité dans la misère » qu'on le rejette.

En Chine, la rivalité des classes n'est point aiguë, elle n'est même pas sensible, car la production y est tellement insuffisante que le docteur SUN-YAT-SEN a pu dire : « En Chine, il n'y a que la différence de plus pauvres à moins pauvres ». Dans un tel pays, le premier remède doit être l'enrichissement et non pas la destruction violente.

Or, les bolchévistes ne regardent point la réalité, ils ne songent pas au résultat de leur action, ils réclament une lutte de classes ! Ni la classe capitaliste ni la classe prolétaire ne sont encore établies, et ils les provoquent à lutter. C'est l'unique but qu'ils poursuivent et qui engendre un résultat encore plus fâcheux qu'en Russie. Ainsi, pendant ces dernières années, chaque fois que les communistes ont pu faire une insurrection ou occuper une ville, ils ont rencontré rarement les vrais capitalistes — patrons des usines — ils tendaient à abattre tous les patrons de moyennes et petites entreprises pour éclairer le sens de lutte des classes. Quand toutes les entreprises étaient détruites, la production s'arrêtait complètement. Est-ce qu'après cette destruction les prolétaires étaient devenus plus heureux ? Après la faillite des patrons, ils devenaient encore plus misérables. C'est

(6) LESCURE : *La révolution russe, communisme, et N.E.P.*, p. 127.

un fait qui s'est produit dans les provinces Kiang-Si, Hounan et Houpéi qu'on peut constater partout

Dans les campagnes, on ne trouve des grands propriétaires qu'en peu d'endroits, par contre les paysans riches sont partout, les bolchevistes réclament la confiscation des terres afin d'entraîner les salariés agricoles. Or, le nombre des paysans riches ou aisés est plus grand que celui des salariés agricoles. Ayant perdu la terre, les paysans riches s'enfuyaient. En l'absence de cette masse, les terres ne pouvaient pas être toutes mises en culture. Alors les communistes rendaient un peu de terre aux paysans afin qu'ils puissent vivre. Mais pour éviter d'être exploités, les paysans ne travaillaient que dans la mesure de leur besoins essentiels, rien de plus ; les paysans non propriétaires les imitaient et ne travaillaient pas davantage. Ainsi la production des campagnes diminuait et tous les paysans tombaient dans une vie misérable.

Afin de répondre à cette critique, les communistes disent que c'est un phénomène de transition. Mais tout en gardant la méfiance de son résultat, on se demande si cette destruction provisoire est nécessaire pour la Chine actuelle ? La réponse négative est certaine. Car la Chine a besoin comme le dit SUN-YAT-SEN : « non pas de la communauté immédiate, mais de l'enrichissement de tous ». S'il y existe une masse pauvre, c'est généralement par les causes suivantes :

1° *La richesse naturelle de ce pays n'est pas suffisamment exploitée.* — La Chine est un des plus fé-

conds pays du monde, où on trouve toutes sortes de matières premières et de produits agricoles. Mais comme l'industrialisme n'y est pas assez développé, on abandonne ces richesses. En ce qui concerne la terre, le machinisme y manque encore et la culture extensive y règne en général, le produit est loin d'atteindre le maximum. Mais en laissant de côté les questions précédentes, il y a encore une richesse considérable qu'on n'a pas mise en valeur, ce sont les terres non cultivées. En voici un tableau :

TERRES NON CULTIVÉES (7)

Catégories des terres	Surface (l'unité est le mao)	Pourcentage par rapport à la surface totale
Terres en pays plat ..	1.115.411.209	94,73 %
Terres en montagne ...	13.003.689	1,2 %
Terres marécageuses ...	9.836.257	0,83 %
Reste	39.089.106	3,33 %
<i>Total</i>	1.177.340.261	

Or, les terres totales cultivées ne représentent que : 1.248.781.000 maos. D'après ce tableau, les terres non cultivées sont quasi-égales aux terres cultivées. Naturellement ce sont des terres beaucoup moins fécondes, mais si on met en valeur cette immense surface, combien d'augmentation de richesse pour le pays tout entier. Dans ce cas d'où vient le paupérisme des pay-

(7) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

sans? Pourquoi ne suit-on pas cette voie heureuse, efficace et paisible ?

2° *L'invasion économique et politique des étrangers.* — La deuxième cause importante est l'invasion économique et politique par les puissances étrangères et surtout le Japon. D'abord, c'est par la tradition qui négligeait l'industrialisme que l'industrialisme d'autres pays put conquérir notre marché. Ensuite, c'est par l'erreur des politiciens, tant pendant la dynastie Ching que pendant la République qui a offert une série d'occasion à l'invasion étrangère. C'est pour cette raison que la Chine rajeunie d'aujourd'hui, malgré son réveil et son désir d'avancer et de s'enrichir, rencontre tant d'obstacles et de difficultés.

Par exemple : au lieu de voir un développement rapide de l'industrialisme et du commerce national, on voit une quantité étonnante d'établissements commerciaux étrangers. Nous avons déjà cité les filatures étrangères à Shanghai. Maintenant nous allons constater l'influence du capital étranger dans le tableau suivant :

BANQUES ÉTRANGÈRES EN CHINE (8)

Nom des banques	Capital
P. O. Bankung Corporation	2.594.160 livres
Chase Bank	5.000.000 dollars
Banque franco-chinoise pour le Commerce et l'Industrie	50.000.000 francs

(8) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

Nom des banques	Capital
Underwriters Savings Bank	500.000 yens
Mercantile of India	1.050.000 livres
Banque franco-asiatique	25.000.000 francs
Nederlandsche Handel Matschappij ..	80.030.000 florins
Banque de l'Indochine	120.000.000 francs
National City Bank of New-York...	124.000.000 dollars
Far Eastern Bank of Harbin	6.067.000 yens
Thrift and Investment, Finance Trust Corp.	675.000 yens
American Expresse Co., Inc.	6.000.000 dollars
Nederlansch Indische Handelsbank ..	55.000.000 florins
Chartered Bank of India, Australia and China	3.000.000 livres
Banque belge pour l'étranger	147.044.188 fr. belges
Italian Bank for China	1.000.000 dollars
Hongkong and Shanghai Banking cor- poretion	20.000.000 yens
Union Mobiliere	500.000 yens
E. D. Sassoon Banking Co.	50.000 livres
Crédit Foncier d'Extrême-Orient ...	10.000.000 fr. belges
Deutsch Asiatische Bank	4.000.000 yens

D'ailleurs, il y a trente banques japonaises dont le capital est 294.287.037 yens japonais.

Voilà, une force du capital étranger en Chine, elle absorbe chaque année un profit énorme tout en entravant la marche des banques nationales.

D'autre part, la douane est une barrière qui protège les marchandises nationales dans la lutte commerciale internationales. Les autres grandes puissances ont toutes la souveraineté pour régler leurs droits de douane, or, la Chine malheureusement et injustement contrainte par des traités inégaux, a perdu la maîtrise de ses douanes pendant plusieurs dizaines d'années, et actuellement malgré qu'elle l'ait obtenue en apparence, il y a encore tant d'obstacles qu'elle ne peut pas élever facilement les droits de douanes et faire des contingentements comme les autres nations aux marchandises importées, de sorte que sa balance de commerce est toujours défavorable. Pour bien connaître cet état, nous allons voir le tableau des importations et exportations.

EXPORTATION ET IMPORTATION

Années	EXPORTATION		IMPORTATION	
	Somme (en lian, soit 7 fr.)	Indice	Somme	Indice
			Total	Indice
1912	370.520.403	91,9	843.617.434	86,7
1913	403.305.546	100	973.468.103	100
1914	356.226.629	88,3	925.468.011	95,1
1915	418.861.164	103,9	873.336.883	89,7
1916	481.797.366	119,5	998.204.361	102,5
1917	462.931.630	114,8	1.012.450.404	104
1918	485.883.031	120,5	1.040.776.113	106,9
1919	630.809.411	156,4	1.277.807.092	131,3
1920	541.631.300	134,3	1.303.881.530	133,9
1921	601.255.537	149,1	1.507.377.976	154,8
1922	658.891.933	163,4	1.599.941.583	164,4
1923	752.917.416	186,9	1.676.320.303	172,2
1924	771.784.468	191,4	1.789.995.145	183,9
1925	776.352.937	192,5	1.724.217.881	177,1
1926	864.295.771	214,3	1.988.516.024	204,2
1927	918.619.662	227,8	1.931.551.286	198,4
1928	991.354.988	245,8	2.187.324.259	224,6
1929	1.015.687.318	251,8	2.281.466.139	234,3
1930	894.843.594	221,8	2.204.599.336	238,2
1931	909.475.525	225,5	2.342.964.719	240,7
1932	492.641.421	122,1	1.541.888.082	158,4

(9) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

D'après ce tableau l'avancement de l'exportation est sensible sauf en 1932, c'est vrai, mais l'importation montait également et la perte par la balance du commerce défavorable est d'année en année plus grave, à l'exception des années de la grande guerre. Voici la somme et l'indice du déficit causé par la balance du commerce défavorable :

Années	Déficit (en lian)	Indice
1912	102.576.628	100
1913	166.857.011	162,66
1914	213.014.573	207,66
1915	35.614.555	34,72
1916	34.609.629	33,74
1917	86.587.144	84,41
1918	69.010.051	67,27
1919	16.188.270	15,78
1920	220.618.930	215,08
1921	304.866.902	297,21
1922	290.157.717	282,87
1923	170.485.471	166,20
1924	246.426.209	240,23
1925	171.512.007	167,20
1926	259.926.482	243,65
1927	94.311.962	91,94
1928	204.614.283	199,47
1929	205.091.503	243,81
1930	414.912.148	404,49
1931	524.013.660	510,85
1932	556.605.240	542,62 (10)

(10) *Annuaire Sun Pao*, 1934.

De 1912 à 1932 l'indice de déficit montait quasi à cinq fois et demi, la somme représente cinq cent-cinquante-six millions six cents cinq mille deux cent-quarantes lians, soit à peu près trois milliards huit cents quatre-vingt-seize millions de francs. Quelle perte pour ce pays ravagé par le paupérisme !

En tout cas, le malheur de la classe prolétaire en Chine est beaucoup moins causé par le capitalisme des nationaux que par l'invasion économique et politique de l'étranger. Pour aider les pauvres, mieux vaut à la fois maintenir la paix intérieure aussi bien entre les militaires qu'entre les classes et revendiquer les droits d'égalité et de liberté nationale. Les troubles à l'intérieur sont une sorte de suicide de la nation. Les communistes ne songent point à ce danger, ils engagent leur action violente, malgré leur appel à l'émancipation de la classe prolétaire, ils la rendent davantage malheureuse.

A l'heure actuelle parce qu'il y a encore beaucoup de chômeurs dans les villes et une crise économique dans les campagnes, les communistes peuvent en profiter pour continuer leur travail de destruction. Mais plus ils détruisent, plus ils développent la misère. Ainsi ils seront discrédités même devant le prolétariat.

SECTION IV

L'ANARCHISME

L'anarchisme contemporain en Chine puise à la fois à la source des anciens et à celle des européens. Mais il est influencé plus par les derniers que par les premiers.

CHAPITRE PREMIER

LE MOUVEMENT ANARCHISTE

Les premiers partisans chinois de l'anarchisme furent MM. LI-SHEH-TSANG et WOU-TSI-HOUI, ils avaient publié à Paris avant 1911 un périodique intitulé : « Nouvelle ère » pour propager leurs principes. Mais peu après, ils se liaient au Docteur SUN-YAT-SEN et progressivement devinrent ses adeptes. Actuellement, ils sont les membres importants du parti Koumintang.

Dès l'an 1 de la République, le mouvement anarchiste commençait à se développer. Les agitateurs de ce mouvement furent SHAFAO, BIGNAIN, BÉGANFOU, LIVON, etc... Ils établirent un « Houiming-Tsulopou »

à Canton. Ce fut le centre de la propagande anarchiste à ce moment-là. En 1913, ils ont publié un périodique sous le titre : « Houminglou » qui fut interdit peu de temps après. Alors, les chefs anarchistes s'enfuirent à Omen et y publièrent « Goshung » (voix diverses) mais ils ne continuèrent que deux semaines et furent tout de suite interdits. Cependant, ils y publièrent secrètement encore plusieurs périodiques et ouvrages tels que « Minshingpao » (la voix du peuple), « La grève générale anarchistes », « Houfontsi » (le tigre couché), etc. Dans cette période, un des chefs SHEH-FOU s'enfuit à Shanghai, puis il fut assassiné au bord de Lac-Ouest. Ce fut le premier sacrifice des anarchistes en Chine.

En 1916, malgré l'interdiction du gouvernement, une série d'associations anarchistes étaient établies, telles que « Chouin-Sheh », à Nanking, sous la direction de WOU-AO- et TSIN-FON ; « Shei-Sheh » à Pékin ; « Association anachiste » à Shanghai ; et « Ping-Sheh » dans la province Shin-Si, etc... En 1919, les associations anarchistes qui viennent d'être citées se confondirent et devinrent une organisation unique sous le nom de « Tsing-Hoa-Sheh » (évolution). Elle publia un périodique éphémère « Evolution » qui disparut aussitôt sa naissance.

Après tant de difficultés les anarchistes ne perdirent pas courage, ils organisèrent « Tsain-Sheh » à Tientsien et publièrent « La vie nouvelle » qui subit le même destin que les périodiques cités plus haut après la troisième édition. Désormais le mouvement de cette tendance diminue peu à peu en laissant une trace légère.

CHAPITRE II

LES THÉORIES ANARCHISTES

En ce qui concerne les théories, les anarchistes chinois ne font guère que reproduire celles de leurs confrères européens, surtout de Bakounine et Kropotkine. Ayant emprunté largement à ces derniers, les anarchistes chinois veulent aussi tout détruire comme le préconisait Bakounine: « La génération actuelle doit détruire tout ce qui existe sans distinction et aveuglément avec cette seule pensée: le plus possible et le plus vite possible » (1). Ils veulent non seulement abattre le gouvernement, mais aussi tous les systèmes, toutes les mœurs et toute la civilisation actuelle. BAKOUNINE nous présente encore une explication plus concrète: « Nous voulons la révolution universelle, sociale, philosophique, économique et politique à la fois afin que de l'ordre des choses actuelles fondé sur la propriété, l'exploitation sur la domination et sur le principe de l'autorité soit religieuse, soit métaphysique et bourgeoisement doctrinaire, soit même jacobinement révolutionnaire » KROPOTKINE nous dit aussi: « Remuer la Société dans sa vie intellectuelle

(1) GIDE (C.) et RIST (C.): *Histoire des Doctrines économiques*, p. 755.

et morale, secouer la torpeur, refaire les mœurs, apporter au milieu des passions viles et mesquines du moment le souffle vivifiant des passions nobles, des grands élans, des généreux dévouements » (2). Les anarchistes chinois vont encore plus loin, ils veulent brûler tous les livres d'histoire, parce qu'ils laissent une impression malsaine à l'humanité et provoquent aux hommes une admiration du privilège. Ils sont contre l'obéissance familiale, c'est-à-dire l'obéissance du fils au père ou des jeunes gens aux aînés dont la coutume est profondément enracinée dans les esprits en Chine depuis plusieurs millénaires. D'ailleurs, ils veulent abolir le régime actuel du mariage, ils disent que le mariage ne doit être soumis à aucune règle, il faut avoir la pleine liberté de se lier et de se séparer, en conséquence, le contrat de mariage doit être supprimé, enfin, ils poursuivent cette idée jusqu'à la suppression de la famille.

Après la destruction de tout, que feront les anarchistes. Rien de plus que KROPOTKINE, ils imaginent une société nouvelle dont le fondement est l'entr'aide et la liberté, où chaque individu revendique sans réserve son rôle humain. Nous pouvons citer l'explication de KROPOTKINE d'accord avec ses partisans chinois : « Cette société sera composée d'une multitude d'associations unies entre elles pour tout ce qui réclame un effort commun : fédérations de producteurs pour tous les genres de production agricole, industrielle, intellectuelle, artistique, communes pour la

(2) GIDE (C.) et RIST (C.) : *Histoire des Doctrines économiques*, p. 755.

consommation, se chargeant de pourvoir à tout ce qui concerne le logement, l'éclairage, le chauffage, l'alimentation, les institutions sanitaires, etc., fédération de communes entre elles et fédération avec des groupes de production; enfin des groupes plus étendus encore, englobant tout un pays, ou même plusieurs pays, et composés de personnes qui travailleront en commun à la satisfaction de ces besoins économiques, intellectuel et artistique qui ne sont pas limités à un territoire déterminé. Tous ces groupes combineront librement leurs efforts par une entente réciproque... une liberté complète présidera au développement de formes nouvelles de production, d'invention et d'organisation; l'initiative individuelle sera encouragée de toute tendance à l'uniformité et à la centralisation combattue » (3).

*
* *

Chose curieuse la pensée anarchiste naquit dès l'aube de la pensée sociale en Chine et donna à toutes les époques une influence remarquable sur certains intellectuels, mais aujourd'hui, malgré l'effort des partisans du mouvement de ce genre, elle ne produit qu'un résultat insignifiant. Pourquoi cela? Nous essayerons de l'analyser comme suit:

1° *Au point de vue de la tactique.* — L'attitude critique de l'anarchisme est facilement accueillie par les opprimés, mais son plan de destruction est trop étendu. Il ne peut pas baser sa force révolutionnaire sur une classe ni sur plusieurs classes; parce que pour

(3) GIDE (C.) et RIST (C.): H.D.E., p. 748.

alimenter le sentiment révolutionnaire d'une classe, rien n'est mieux que de réclamer pour elle des privilèges; c'est par cette amorce que les bolchevistes ont réussi leur révolution en Russie, ont pris une force considérable en Chine, en berçant les ouvriers; quant à l'anarchisme, il n'a pas ce moyen efficace. D'ailleurs si l'on veut provoquer l'élan révolutionnaire de plusieurs classes, il faut un intérêt commun ou une harmonie entre elles. C'est avec celà que le Koumintang a pu réussir en Chine, par exemple: avec le but d'égaliser la vie économique de l'humanité, qui favorise le prolétaria; le koumintang suit une voie à la fois révolutionnaire et évolutionniste, à savoir: égaliser peu à peu la propriété de la terre et limiter le capitalisme par une gestion juste et opportuniste qui diminue la réaction du propriétaire et capitaliste, mais l'anarchisme manque de ce ressort.

2° *Au point de vue de la destination.* — Théoriquement la société imaginée par les anarchistes ne provoque pas beaucoup d'objections tant qu'elle est une imagination ou un espoir. Mais, en somme, quelle société désirée par un socialisme quelconque n'est pas aussi satisfaisante. La différence par laquelle l'un s'écarte de l'autre de ces socialismes est la méthode et la possibilité de réaliser son idéal. L'anarchisme croit qu'on peut supprimer le gouvernement et y substituer des associations contractuelles; on en ignore la possibilité. C'est généralement pour ces causes que l'anarchisme est loin du succès et n'est même pas suffisamment propagé dans cet immense pays d'Asie, ni même dans aucun pays étranger.

SECTION V

KUNG-CHIAN-HOU

Parmi les chefs socialistes de Chine, le D^r KUNG-CHIAN-HOU est un des moins actifs. Il commença à propager son socialisme vers les premières années du xx^e siècle. En 1911, il fonda un « groupe de socialistes » à Sanghaï, en 1912, il le réforma en « Parti socialiste ». Ce parti eut peu de puissance et il fut dissous par le Gouvernement en 1913. Après sa chute KUNG-CHIAN-HOU s'enfuit en Amérique, et depuis son influence diminue encore. A l'heure actuelle, sa doctrine ne peut provoquer aucun mouvement pratique, il le ressentit déjà douze ans plus tôt et l'exprima en ce terme : « A l'âge de quarante ans, je suis toujours un homme de propagande, je n'ai plus rien que mes ouvrages » (1).

Selon lui la base de sa conception est appuyée sur la doctrine de MARX. « D'après mon avis, dit KUNG-CHIAN-HOU, parmi les doctrines socialistes, c'est le marxisme qui est le plus réalisable et qui a le moins de défauts. Malgré les différences ma doctrine provient de lui. Si l'on me demande à quelle branche j'app-

(1) KUNG-CHIAN-HOU : *Conférence de Kung-Chian-Hou*, préface.

partiens, je réponds que je suis un socialiste scientifique plus ou moins renouvelé » (2). En effet, entre lui et MARX il y a beaucoup de différences. Par exemple : la base philosophique de la pensée marxiste est le matérialisme intransigeant, quant à KUNG-CHIAN-HOU, il ne nie pas le rôle de la psychologie, il dit : « Quel est le facteur de l'initiative sociale ? C'est la psychologie » (3). D'ailleurs il ne consent pas à la dictature prolétaire et à la confiscation sans conditions des richesses privées ; il ne consent pas à l'insurrection aveugle et à la révolution sans résultat ; il ne s'oppose même pas à la voie parlementaire en cas nécessaire. Il est un socialiste moins violent et même philanthropique, par exemple : « J'aime toujours la paix, a-t'il dit, et n'aime pas voir l'état terrible où l'on verse le sang. Si celà vient un jour, ce sera un malheur ». Il a appelé lui-même sa doctrine : « Nouveau socialisme ».

Les idées du Docteur KUNG se trouvent entre autre généralement dans le recueil de ses conférences. Nous allons l'analyser en trois points : la critique du capital, les méthodes de la mise en communauté des richesses privées et la situation de la société du nouveau socialisme.

(2) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, p. 67.

(3) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, p. 14.

CHAPITRE PREMIER

LA CRITIQUE DU CAPITALISME

Comme les autres socialistes, KUNG-CHIAN-HOU condamne le capitaliste qui encaisse un revenu sans travail.

Il a analysé les mérites et les maux du capitalisme.

§ I. — LES MÉRITES

« Pour dire la vérité, dit KUNG-CHIAN-HOU, le capitalisme a rendu beaucoup de services à la Société; cependant, ce sont des services passés » (1). Quels sont donc les services rendus par le capitalisme. KUNG-CHIAN-HOU nous les a indiqués comme suit:

a) L'avancement de la civilisation matérielle. « Dès la naissance du capitalisme, dit-il, beaucoup de grandes constructions que les pouvoirs de souverains ou de Dieu — représenté par la religion — n'étaient même pas capables de faire, sont achevées. Par exemple: les navires de l'océan, les chemins de fer sur la terre et toute la civilisation que nous avons, tout

(1) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, p. 9.

cela a comme facteur le capitalisme malgré l'incorporation de motifs nationalistes » (2).

b) La division du travail. « Dans l'antiquité, un homme s'occupe de plusieurs travaux... dès l'apparition du capitaliste, il peut réunir beaucoup d'ouvriers dans une usine... chacun d'eux ne s'occupe que d'une partie du travail... ainsi la production devient plus grande » (3).

§ II. — LES MAUX

Quant aux maux du capitalisme, il les a exprimés en ces termes :

A) Extorquer l'intérêt d'autrui : « Le capital tout seul ne peut pas produire un intérêt, il faut l'incorporation du travail. Mais aujourd'hui, les capitalistes peuvent avoir un intérêt, ils n'ont besoin que de déposer leur argent aux banques ou achètent des actions. Pourquoi cela. Parce que la société toute entière travaille pour eux, c'est un résultat du travail social. « Les capitalistes gagnent la plus grande partie du travail social et n'en laissent qu'une partie insignifiante aux travailleurs. C'est un revenu sans travail, c'est injuste » (4).

B) Engendrer les classes : « Dans l'antiquité, dit M. KUNG, il y avait aussi des capitalistes — naturellement pas comme ceux d'aujourd'hui — et des ouvriers, mais il n'y avait pas de classes. Au moyen âge, il y avait souvent des capitalistes qui eurent à la fois

(2) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, t. II, p. 11-12.

(3) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, t. II, p. 12.

(4) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, t. II, p. 13.

le rôle d'ouvriers, c'est encore un phénomène ordinaire en Chine, mais il est rare en Occident, où il y a tant de trust qui poussent les capitalistes à être prolétaires... Les grands capitalistes n'ont rien à faire que de dépenser pour leur bien-être; par contre, les prolétaires ne vivent que dans une terrible misère. Ainsi les ouvriers sont hostiles aux capitalistes dont la situation devient inconciliable » (5).

C) Provoquer la guerre mondiale « La guerre mondiale ne se produit pas seulement par le capitaliste, mais il est un facteur important ». C'est par les conflits de conquête des marchés qu'il peut engendrer une guerre.

D) Engendrer la crise économique sociale. « Le capitalisme n'a qu'un but lucratif, ses productions ne sont pas conformes à l'intérêt de la société, mais seulement à son propre intérêt, quand la production est moindre, il élève le prix, même quand la production est plus grande, il garde la partie surabondante et parfois la détruit, afin que le prix ne baisse pas. Tout cela est un dommage pour les consommateurs.

Ayant comparé les mérites et les maux du capitalisme, KUNG-CHIAN-HOU l'a condamné, car ses mérites sont passés, et ses maux se présentent de plus en plus inquiétants. Mais par quelle voie tend-il à renverser les capitalistes; nous allons l'expliquer immédiatement.

(5) *Conférence de Kung-Chian-Hou*, t. II, p. 13-14.

CHAPITRE II

LES MÉTHODES DE LA MISE EN COMMUNAUTÉ DES RICHESSES PRIVÉES

En premier lieu, à savoir la lutte contre le capitalisme, notre auteur n'a pas d'idée catégoriquement exprimée. Généralement, il préconise une conquête de pouvoir; il dit qu'en l'absence de cette condition, si l'on veut désarmer le capitalisme, c'est, comme l'exprime le proverbe chinois: « consulter le tigre pour le dépouiller »; c'est tout à fait impossible. Mais comment peut-on conquérir le pouvoir? Il ne rejette pas la révolution, mais il permet aussi la voie parlementaire en recourant à l'une ou à l'autre suivant les circonstances.

En cas de mise en communauté des richesses privées, il n'y a besoin, selon lui, que de transformer le droit de possession.

A propos de la limitation de la mise en communauté de richesses privées, KUNG-CHIAN-HOU dit que tous les capitaux productifs doivent être mis en commun. Mais ce n'est pas tout que de recourir à la confiscation, il y a des mesures différentes. Il distingue la con-

tribution du capital de deux manières : 1° Obtenir par le propre travail du capitaliste ; 2° Obtenir sans ce travail. Pour la seconde, il est d'accord pour la confiscation, tandis que pour la première il ne consent qu'à l'expropriation ; car il croit que ce n'est pas juste de confisquer le résultat du travail de la même personne, mais comment peut-on distinguer l'un de l'autre ; il n'en a rien dit. Enfin, dans ce cas précaire, il tend plutôt à prendre la méthode d'expropriation : « Je crois dit KUNG-CHIAN-HOU, que l'expropriation est meilleure que la confiscation..., malgré que les capitalistes peuvent garder une somme d'argent, ils ne peuvent plus produire un intérêt, ils n'ont que le moyen de le dépenser ou de l'épargner.

Au cas d'expropriation, elle est faite par une commission se composant de trois sortes de personnes : un délégué du pouvoir, un délégué des capitalistes et un expert ; qui évaluent la valeur des objets expropriés.

Où le Gouvernement trouve-t-il tant d'argent pour faire face à l'expropriation ; c'est bien facile selon KUNG-CHIAN-HOU, on peut employer le système de coupons et les assurer par la production des capitaux expropriés. D'ailleurs le remboursement des coupons n'a lieu qu'en plusieurs échéances ».

CHAPITRE III

LA SITUATION DE LA SOCIÉTÉ DU NOUVEAU SOCIALISME

Après la mise en communauté des richesses privées ou plus exactement des capitaux privés et productifs, la situation imaginée par KUNG-CHIAN-HOU est d'abord, sans les maux causés par le système capitaliste et puis, l'égalité se présente.

1° *La disparition des maux.* — « Après la réalisation du socialisme — a-t-il dit — quel est l'intérêt de la Société, pour n'en citer que deux : 1° si le régime capitaliste actuel est renversé, cela va de soi que la classe sans travail disparaîtra et aussi l'hostilité des classes, la Société aura une sécurité absolue ; 2° tous les mauvais effets commerciaux ne reviendront pas.

2° *La justice existe.* — Dans cette société, « le propriétaire et le capitaliste est la société toute entière, tous les individus sont des ouvriers » (1). Mais à l'aube de cette société nouvelle, à qui doit appartenir le pouvoir. Aux ouvriers, comme MARX

(1) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 19.

et LÉNINE le croient? Non, KUNG-CHIAN-HOU, comme SUN-YAT-SEN, s'oppose à la dictature prolétaire. « Notre socialisme, a-t-il dit, réclame la transformation du droit de possession, il n'a pour but que la disparition des classes, et non pas, comme les bolchévistes le veulent, élever seulement la situation ouvrière et opprimer les autres après la révolution (2). Nous exigeons la justice, pas la vengeance (3). Il faut que « tous les habitants ayant une profession aient le droit politique » (4). Selon KUNG-CHIAN-HOU, la monnaie et le système de salaire doivent exister; c'est mieux que le système de carnet que les soviets ont essayé sans résultat heureux. « Théoriquement, dit-il, nous croyons que la suppression de salaires est meilleure; en fait c'est le contraire, il peut entraîner tant de fautes. En conséquence, pour être réalisable, le système de salaires est avantageux et le paiement de salaires sera, avec la monnaie, et non avec la marchandise. Pourquoi? Parce que ayant la monnaie, on peut acheter des marchandises dans des magasins gouvernementaux; on a à cela plusieurs intérêts: 1° on ne risque pas d'avoir des marchandises sans en avoir besoin, comme sous le système de distribution de marchandises; 2° le gouvernement n'a pas besoin de s'occuper de la distribution ».

Comment va-t-on payer le salaire. D'après le besoin ou le travail? Selon KUNG-CHIAN-HOU, c'est d'après

(2) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 19.

(3) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 26.

(4) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 77.

le travail. C'est à la fois reconnaître la qualité du travail et la nécessité d'encourager le travail. « La société imaginée par moi, dit-il, n'a pas absolument l'égalité. S'il y a égalité c'est que chacun a le résultat de son travail. Quant au revenu matériel, ce n'est pas la situation judiciaire qui doit caractériser une égalité parfaite, ce n'est même pas réalisable. Si l'on permet que l'égalité du revenu soit réalisable, elle aura certainement beaucoup de défauts, car elle peut entraver l'envie de concourir et d'avancer » (5).

Tant qu'existe le système de salaire et la monnaie, ce n'est pas risqué une recrudescence du capitalisme? Non, dit KUNG-CHIAN-HOU, le capitalisme n'apparaîtra jamais, car alors le salaire n'a que trois fonctions : a) l'épargne ; b) la dépense ; c) donner à autrui ; on ne peut pas l'employer à produire un intérêt comme on le fait maintenant à acheter des actions ou le déposer dans les banques. Parce que tous les organes productifs sont à l'Etat ou à local, et les banques ne donnent pas d'intérêt aux déposants » (6).

Enfin, dans un pareil cas, qui peut empêcher l'enrichissement sans-travail ; car tout le monde veut le bien-être et ainsi jusqu'au luxe. Comme les gens moins capables qui gagnent moins et qui ont cependant une envie de bien-être et aussi de luxe, manquent d'argent, ils n'ont qu'un moyen, d'emprunter en secret. Pour les gens riches, tant qu'on leur rend un intérêt ou tout au moins un service comme contre partie, ils ne refusent certainement pas la demande des

(5) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 77.

(6) *Conférence de K.-C.-H.*, t. II, p. 78.

emprunteurs. En tout cas, le revenu sans travail ou l'exploitation humaine a tant d'occasions de se présenter. Bref, tant que les organes de la production sont dirigés par les fonctionnaires, qui peut empêcher les maux nouveaux causés par le bureaucratisme, qui peut créer une nouvelle classe du privilégié et d'exploitant. Voilà quelques-unes des difficultés du Kung-Chian-Houvisme.

CONCLUSION

Il y a un socialisme ancien et un socialisme moderne en Chine. Mais à l'heure actuelle, le premier n'est plus rien qu'un reflet de l'ancien. Cependant, il a plus ou moins une influence sur le dernier, il a canalisé une route de critiques à travers des milliers d'années et ainsi a rendu nos contemporains à être plus facilement accessibles à la conception du socialisme moderne. C'est un seul lien qui lie ces deux courants de pensée. Quant au socialisme contemporain, il a un aspect assez compliqué. Nous avons dit que la Chine avait subi un grand changement depuis la fin du XIX^e siècle ; c'est une condition de la naissance du socialisme contemporain. Mais réellement le changement de la Chine a eu comme condition le changement mondial. C'est le développement du capitalisme mondial qui a eu en Chine sa répercussion. Ainsi nous voyons que les socialistes en Chine ont presque tous plus ou moins les mêmes aspirations, les mêmes formules et les mêmes méthodes que ceux des autres pays et surtout de l'Europe.

A ce moment la tension des socialistes s'agrandit sans trêve, elle a causé encore tant de questions délicates. Pourtant, à part la possibilité du changement de demain, il n'y a que deux lutteurs importants qui

peuvent arrêter les regards du public, ce sont le communisme et le Sun-Yat-Senisme. Quant aux autres, ils sont comme l'indique le proverbe chinois: « Il est difficile que les petites lampes puissent briller en face du soleil ».

Le communisme, quelle que soit sa gravité, a, comme nous l'avons observé, peu d'opportunité au moins dans les circonstances avant ou après l'heure actuelle. Le Sun-Yat-Senisme a réussi apparemment sur la politique, mais sans toucher trop à la tradition économique. Ainsi on se demande si la Chine peut adopter maintenant une sorte de socialisme. Pour répondre à cette question, nous n'avons que le moyen d'examiner les faits. La Chine, tant qu'elle est sous la répercussion du capitalisme mondial, tant qu'elle a une tendance vers celui-ci, n'empêche pas le développement du mouvement socialiste. Mais tant qu'il n'y a pas de capitalisme bien établi, non plus de lutte de classe bien sensible, il ne paraît pas qu'elle puisse adopter immédiatement une sorte de socialisme absolu. C'est pourquoi le bolchévisme n'a pu faire rien que des insurrections; l'anarchisme et le Kung-Chian-Houvisme ne deviennent qu'une illusion, et même le Sun-Yat-Senisme, dont le caractère est tellement doux, ne peut encore réaliser ses projets économiques, même s'il avait un pouvoir surhumain. Néanmoins, le milieu nous permet de croire que le Sun-Yat-Senisme est le plus adopté et qu'il a un grand espoir de réaliser son idéal; car, s'il sera un socialisme absolu dans l'avenir, il n'est pas un socialisme absolu aujourd'hui; il a une série d'opérations à pour-

suivre pour l'évolution du pays. D'abord il s'occupe davantage des questions politiques, il croit que son amélioration est une condition de la réalisation de ses idées économiques; dans le stade secondaire, il tend à agir sur la réforme économique dans laquelle il ne supprime pas immédiatement la richesse privée, il ne vise qu'à développer la richesse commune, d'une part, et à limiter petit à petit celle-là; ensuite, dans le dernier stade, il attend l'achèvement de son but extrême. C'est là qu'il pourra réussir, même en apparence, sur la politique; c'est là qu'il pourra apaiser la réaction et c'est là qu'il pourra trouver une chance de se réaliser.

VU:
Nancy, le 1^{er} Mai 1935.
Le Président,
BROCARD.

VU:
Nancy, le 3 Mai 1935.
Le Doyen de la Faculté de Droit,
SENN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER:
Nancy, le 4 Mai 1935
Le Recteur de l'Académie,
L. BRUNTZ,
Président du Conseil de l'Université.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CHINOIS

- CONFUCIUS. — *Louin-Yu*. Reproduit par Tson-Hao-Shu-Tsu. Shanghai, 1922.
- CHAN-TSUI. — *Chan-Tsui*. Reproduit par Tson-Hao-Shu-Tsu. Shanghai, 1922.
- CHAO-FOU-HAI. — *Analyse des théories de San-Ming-Tsou-Yi*. Shanghai, 1929.
- FON-TSI. — *Essais sur l'impôt foncier*. Shanghai, 1927.
- GAN-NAI-KWANG. — *Histoire des doctrines économiques avant la dynastie Chun*. Shanghai, 1923.
- *Histoire du Koumintang*. Nanking, 1928.
- GAO-TSIN. — *Histoire de la pensée sociale en Chine*. Shanghai, 1929.
- GOE-MAI-YO. — *Traité de la société antique en Chine*. Shanghai, 1931.
- HOU-HIN-MING. — *Recueil des ouvrages de Sun-Yat-Sen*. Shanghai, 1930.
- HOU-SHU. — *Précis de l'histoire philosophique en Chine*. Shanghai, 1925.
- JAO-KAI. — *Révolution en Chine*. Moscou, 1930.
- KUNG-CHIAN-HOU. — *Recueil des Conférences de Kung-Chian-Hou*. Shanghai, 1923-1924.
- KWOUIN-TSUI. — *Kwouin-Tsui*. Reproduit par Tson-Hao-Shu-Tsu. Shanghai, 1923.
- LIE-TSIN-NON. — *Histoire politique de la Chine de ces trente dernières années*. Shanghai, 1930.
- LIAN-CHI-TSAO. — *Histoire de la pensée politique avant la dynastie Chun*. Shanghai, 1926.

- MIFOU. — *Révolution en Chine*. Moscou, 1933.
MON-TSUI. — *Mon-Tsui*. Reproduit par Tson-Hao-Shu-Tsu.
Shanghai, 1922.
SHUO-SIN-CHANG. — *Interprétation de « Lao-Tsui »*.
Shanghai, 1923.
TSAO-LOU. — *Histoire du Koumintang*. Shanghai, 1929.

PÉRIODIQUES CHINOIS

- Annuaire Sun-Pao*. Shanghai, 1933 et 1934.
Sun-Pao-Yeu-Kian. Shanghai.
Sun-Pao. Shanghai.
Ta-Con-Pao. Tientsien.

OUVRAGES FRANÇAIS ET ANGLAIS

- BROCARD (L.). — *Principes d'économie nationale et internationale*, 3 vol. Paris, 1929-1931.
BARDOUX (J.). — *Le socialisme à l'étranger*. Paris, 1909.
CANTLIE (James). — *Sun-Yat-Sen and the awakening of China*. London, 1912.
DUBOIS (A.). — *Précis de l'histoire des doctrines économiques dans leurs rapports avec les faits et les institutions*. Paris, 1903.
DUBORBIER. — *La Chine contemporaine politique et économique*. Paris, 1933.
GAUTHEROT (G.). — *Le bolchévisme aux colonies et l'impérialisme rouge*. Paris, 1930.
GEMAHLLING (Paul). — *Les grands économistes; textes et commentaires*. Paris, 1933.
GIDE (C.) et RIST (C.). — *Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours*. Paris, 1926.
GONNARD (René). — *Histoire des doctrines économiques*. Paris, 1930.
LESCURE. — *La révolution russe, le bolchévisme, le communisme et N.E.P.* Paris, 1927.

- LIN-HY-SONG. — *La question agraire en Chine*. Thèse de Nancy, 1931.
- LONG-KIA-SION. — *Le mouvement social en Chine*. Thèse de Lyon, 1930.
- REBOUD (P.). — *Précis d'économie politique*. Paris, 1932.
- RUSSELLE (B.). — *Roads to freedom, socialism, anarchism and syndicalism*. London, 1920.
- SHAO-SUI-CHU. — *La question agraire en Chine*. Thèse de Nancy, 1934.
- TOTOMIANTZ (V.-Th.). — *Histoire des doctrines économiques et sociales*. Paris, 1922.
- TRUCHY (H.). — *Cours d'économie politique*. Paris, 1929.
- WU-HSI-YUNG. — *L'industrialisation de la Chine et l'économie nationale chinoise*. Thèse de Nancy, 1931.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Lu, Paris.

Revue économique internationale, Brûxelles.

Revue d'économie politique, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	5

PREMIÈRE PARTIE LA PENSÉE SOCIALISTE CHEZ LES ANCIENS

SECTION PREMIÈRE. — <i>La vie économique et sociale de la Chine antique</i>	13
Chapitre premier. — La vie économique	15
Chapitre II. — La vie sociale	20
SECTION II. — <i>L'anarchisme théorique</i>	23
Chapitre premier. — Lao-Tsui et Chan-Tsui ...	25
§ I. Lao-Tsui	25
§ II. Chan-Tsui	32
Chapitre II. — Suising et Chan-Chon-Tsui ...	35
§ I. Suising	35
§ II. Chan-Chon-Tsui	37
Chapitre III. — Tao-Yen-Ming et Bao-Tsing-Yen	39
SECTION III. — <i>Le précurseur du socialisme d'Etat: K'wouin-Tsui</i>	43

	Pages
Chapitre premier. — Le fondement de la doctrine	45
Chapitre II. — La politique interventionniste.	47
Chapitre III. — La politique fiscale	49
1° La production et la vente du sel	49
2° L'exploitation des mines	50
3° L'exploitation des grandes forêts	50

DEUXIÈME PARTIE
DOCTRINES ET PARTIS SOCIALISTES
CONTEMPORAINS

SECTION PREMIÈRE. — <i>Le développement des doctrines et des partis socialistes</i>	55
I. L'influence étrangère	56
II. Les causes économiques intérieures	57
SECTION II. — <i>Le Sun-Yat-Senisme</i>	61
Chapitre premier. — L'histoire de Sun-Yat-Sen.	61
Chapitre II. — Les doctrines de Sun-Yat-Sen ..	65
§ I. Le fondement	65
§ II. Le Ming-Sang-Chou-Yi	67
§ III. La critique de Karl Marx	76
Chapitre III. — Le Koumintang et sa politique.	82
§ I. Association du redressement de la Chine	83
§ II. Alliance	83
§ III. Koumintang	85
§ IV. Parti révolutionnaire de la Chine	86
§ V. Koumintang et son état actuel	86

	Pages
SECTION III. — <i>Le communisme</i>	93
Chapitre premier — La naissance et le développement du parti communiste en Chine.....	93
§ I. De l'établissement du parti communiste à l'annexion au Koumintang	93
§ II. Depuis l'annexion à la rupture ..	95
§ III. Les insurrections après la rupture avec le Koumintang	98
§ IV. L'état actuel	100
Chapitre II. — Les principes et la politique du communisme en Chine	102
§ I. Le régime des ouvriers	104
§ II. Le régime des paysans	106
§ III. La politique économique générale.	110
Chapitre III. — La question de l'opportunité du communisme en Chine	112
SECTION IV. — <i>L'anarchisme</i>	127
Chapitre premier. — Le mouvement anarchiste.	127
Chapitre II. — Les théories anarchistes	130
SECTION V. — <i>Kung-Chian-Hou</i>	131
Chapitre premier. — La critique du capitalisme.	131
§ I. Le même	135
§ II. Le même	136
Chapitre II. — Les théories de la mise en commun de la richesse privée	138

	<i>Pages</i>
Chapitre III. — La situation de la société non-	40
CONCLUSION	12
BIBLIOGRAPHIE	12



IMPRIMERIE G. THOMAS
28, rue de Solignac
NANCY

